LES GRANDS TEXTES

BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE DE PHILOSOPHIE
DIRIGÉE PAR C. KHODOSS ET J. LAUBIER

Epicure

et les épicuriens

TEXTES CHOISIS PAR
JEAN BRUN

Presses Universitaires
de France

CHRONOLOGIE

Épicure naît en 341 av. J.-C. à Athènes ou à Samos. Il passe sa jeunesse à Samos. Il suit probablement l'enseignement de l'académicien Pamphile de 14 à 18 ans.

En 323, il va à Athènes. Alexandre et Diogène viennent de mourir. Théophraste dirige le Lycée en l'absence d'Aristote réfugié à Chalcis où il meurt l'année suivante. Xénocrate dirige l'Académie, Épicure a peut-être suivi ses leçons.

En 322, Épicure quitte Athènes ; sa famille est chassée de Samos avec tous les colons athéniens et elle se réfugie à Colophon. Épicure suit probablement les leçons de Praxiphanes, un péripatéticien, à Rhodes. Il devient ensuite l'élève de Nausiphanes, disciple de Démocrite et ancien élève de Pyrrhon, qui enseignait à Téos près de Colophon.

En 311, Épicure fonde une école à Mytilène dans l'île de Lesbos, il y rencontre son futur disciple Hermarque.

En 310, il va probablement fonder une école à Lampsaque où il rencontre Idoménée, Léontée, Métrodore, Colotès, Pythoclès, Timocrate.

En 306, il revient à Athènes et fonde l'école du Jardin. Il meurt en 270 av. J.-C.

L'école du Jardin. — A la mort d'Épicure, Hermarque, conformément aux dernières volontés d'Épicure, prend la direction de l'École. Polystrate lui succède vers 250. On cite encore comme scolarques : Denys et Basilide ; de la mort d'Épicure à celle de César, en 44 av. J.-C., quatorze scolarques se seraient succédés.

L'épicurisme se répandit dans tout le bassin méditerranéen. Au II^e^ siècle av. J.-C., Philonides fonde une école épicurienne à Antioche. On en trouve une autre à Alexandrie. Le monde latin est aussi conquis surtout au I^er^ siècle av. J.-C. A Rome Cicéron écoute l'épicurien Philodème et Phèdre l'épicurien ; Lucrèce (95 ? 51 ?), de la vie duquel

nous ne savons rien, vénère Épicure à l'égal d'un dieu. Naples fut également un des foyers latins de l'épicurisme comme l'atteste la découverte d'œuvres d'Épicure et de Philodème à Herculanum.

Au début de l'ère chrétienne, l'épicurisme est toujours vivace comme en témoigne la découverte, faite au XIXe siècle, de maximes épicuriennes gravées sur les murs de la villa de Diogène d'Œnoanda (IIe s. ap. J.-C.).

INTRODUCTION

ÉLOGES D'ÉPICURE

La vie d'Épicure, comparée à celle des autres hommes, nous apparaît, à cause de sa douceur et de sa modération, comme un mythe (1). (ÉP., 36.)

*

O toi, l'ornement de la Grèce, qui le premier portas la lumière au milieu des ténèbres pour éclairer l'homme sur ses vrais intérêts, je suis tes pas, j'ose marcher sur tes traces, mais comme ton disciple et non pas comme ton rival. Vit-on jamais l'hirondelle défier le cygne, et le chevreau tremblant lutter à la course avec le coursier vigoureux ? O mon père ! ô génie créateur ! Quelles sages leçons tu donnes à tes enfants ! L'abeille ne cueille pas plus de miel sur les fleurs que nous ne puisons de vérités précieuses dans tes divins écrits, dignes de vivre à jamais.

A peine ta sagesse nous a-t-elle révélé que l'univers n'est point l'ouvrage des dieux, aussitôt les terreurs de la superstition s'évanouissent, les bornes du monde disparaissent : je vois l'univers se former au milieu du vide ; je vois la cour des dieux, dans ces tranquilles demeures qui ne sont jamais ébranlées par les vents ni troublées par les orages, que respectent les flocons de la neige condensés par le froid piquant, qu'entoure sans cesse un air pur, et où brille radieuse une lumière toujours égale. La nature leur prodigue tous ses soins ; rien ne peut en aucun temps altérer la paix de leurs âmes ; ils ne voient point le noir séjour de l'Aché-

(1) Cet éloge vient d'un disciple d'Épicure, d'Hermarque selon Usener.

ron, et la terre ne les empêche point de contempler sous leurs pieds les scènes diverses qui se passent dans le vide. Quand je médite sur ces grands objets, je me sens pénétré d'une volupté divine, j'éprouve un saint frémissement, en considérant par quel heureux effort tu as su déchirer le voile dont se couvrait la nature. (LUCRÈCE, III, v. 1-30.)

*

Quel génie peut chanter dignement un si noble sujet, de si grandes découvertes ? Quelle voix assez éloquente pour célébrer les louanges de ce sage dont l'esprit créateur nous a transmis de si riches présents ? Cette tâche est sans doute au-dessus des efforts d'un mortel. Car, s'il faut en parler d'une façon qui réponde à la grandeur de ses ouvrages, ce fut sans doute un dieu : oui, Memmius (1), un dieu seul a pu trouver le premier cet admirable plan de conduite auquel on donne aujourd'hui le nom de *sagesse*, et, par cet art vraiment divin, faire succéder dans la vie humaine le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres.

Compare en effet les anciennes découvertes des autres divinités. On dit que Cérès fit connaître aux hommes les moissons, et Bacchus le jus de la vigne ; deux présents sans lesquels ont peut subsister, et qui maintenant encore, à ce que l'on assure, sont inconnus à plusieurs nations. Mais on ne pouvait vivre heureux sans un cœur pur, et c'est avec raison que nous honorons comme un dieu celui dont les préceptes, répandus chez tous les peuples de la terre, servent à soutenir et consoler les esprits dans les amertumes de la vie.

Si tu crois que les travaux d'Hercule méritent la préférence, tu es dans l'erreur. Qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de la gueule béante du lion de Némée, ou des soies hérissées du sanglier arcadien ? Que pourraient maintenant ou le taureau de Crète, ou le fléau de Lerne, cette hydre armée de serpents venimeux ? Et les trois corps de l'énorme Géryon, et les chevaux de Diomède, dont les narines soufflaient la flamme dans la Thrace, sur les côtes bistoniennes, près de l'Ismare, ou la griffe recourbée des redoutables hôtes du

(1) Nom du personnage, à peu près inconnu, auquel est dédié le poème de Lucrèce.

lac Stymphale ? Le gardien du jardin des Hespérides et de ses pommes d'or, ce dragon furieux, cruel, au regard menaçant, qui de son énorme corps embrassait à plusieurs replis le tronc précieux, quel mal pourrait-il nous faire près des rives atlantiques de cette mer inaccessible, sur laquelle ni Romains ni barbares n'osent jamais s'exposer ? Les autres monstres de cette nature, s'ils vivaient encore, s'ils n'eussent été détruits, pourraient-ils nous nuire ? Non, sans doute : la terre est encore aujourd'hui peuplée d'animaux féroces, et l'effroi règne dans les bois, sur les montagnes, et au fond des forêts ; ces dangers, il est presque toujours en notre pouvoir de les éviter.

Mais si nos cœurs ne sont délivrés des vices, que de combats intérieurs à soutenir ! Que de périls à vaincre ! De quels soucis, de quelles inquiétudes, de quelles craintes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions ! Quels ravages ne font pas dans son âme l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe et l'oisiveté ! Celui qui a dompté ces ennemis, qui les a chassés des cœurs avec les seules armes de la raison, n'est-il pas juste qu'il soit mis au nombre des dieux ? Que sera-ce si le même sage a parlé des immortels en termes divins, et dévoilé à nos yeux tous les secrets de la nature ?

Quant à moi je marche sur ses traces et je cherche les raisons des choses, dans mes leçons j'enseigne d'après lui les lois qui régissent la création de chaque chose et la nécessité où se trouve chacune d'elle de leur demeurer soumise. (LUCRÈCE, V, v. 1-54.)

*

C'est Athènes, cette ville fameuse, qui la première fit connaître les moissons aux mortels infortunés ; c'est elle qui leur procura une vie nouvelle sous l'empire des lois ; c'est elle enfin qui leur fournit des consolations contre les malheurs de la vie, en donnant le jour à cet illustre sage dont la bouche fut l'organe de la vérité, dont les découvertes divines, répandues dans l'univers, ont porté la gloire, victorieuse du trépas, jusqu'au plus haut des cieux.

Ce grand homme, considérant que les mortels, avec la plupart des ressources qu'exigent le besoin et la conservation, avec des richesses, des honneurs, de la réputation,

des enfants bien nés, n'en étaient pas moins la proie de chagrins intérieurs, qu'ils gémissaient comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal venait du vase même qui, étant vicié, corrompt et aigrit ce qu'on y verse de plus précieux, soit que, perméable et privé de fond, il reçoive toujours sans jamais se remplir, soit que, intérieurement souillé, il infecte de son noir poison tout ce qu'il renferme.

Il commença donc par purifier le cœur humain en y versant la vérité ; il mit des bornes à ses désirs et à ses alarmes, lui fit connaître la nature de ce bien suprême auquel nous aspirons tous, la voie la plus facile et la plus courte pour y parvenir : il lui apprit quels sont les maux auxquels le pouvoir irrésistible de la nature assujettit tous les mortels, et qui viennent assaillir l'homme, ou par une irruption fortuite, ou par un effet nécessaire des dispositions de la nature ; il lui apprit de quel côté l'âme doit se mettre en défense contre leurs assauts, et combien sont vaines ces sombres inquiétudes qu'elle nourrit trop souvent au fond d'elle-même. Car si les enfants s'effrayent de tout pendant la nuit, nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Ce qu'il faut pour dissiper ces craintes et ces ténèbres, ce ne sont pas les rayons du soleil et de la lumière du jour, mais l'étude réfléchie de la nature : livrons-nous-y donc, ô Memmius ! avec une nouvelle ardeur. (LUCRÈCE, VI, v. 1-42.)

*

VIE D'ÉPICURE

[1] Épicure, fils de Néoclès et de Chéréstrate, était Athénien du dème attique Gargette et appartenait, comme le dit Métrodore dans son livre *Sur la noblesse*, à la famille des Philaïdes. Héraclide, parmi d'autres, relate dans son *Abrégé* [de l'ouvrage] *de Sotion* qu'il fut élevé à Samos, après que cette île eut été colonisée par les Athéniens, et qu'à l'âge de dix-huit ans il alla à Athènes, au temps où Xénocrate enseignait à l'Académie et Aristote à Chalcis.

Lorsque, après la mort d'Alexandre de Macédoine, les Athéniens furent chassés [de Samos] par Perdiccas, il alla [2] chez son père à Colophon. Après y avoir passé quelque

temps et recruté des disciples, il retourna à Athènes sous l'archontat d'Anaxicrate. Pendant un certain temps il demeura confondu parmi ceux qui s'occupaient de philosophie, puis il élabora la doctrine particulière qui porte son nom.

C'est à l'âge de quatorze ans, comme il le dit lui-même, qu'il commença à étudier la philosophie. Apollodore l'épicurien, dans le livre premier de sa *Vie d'Épicure*, dit que celui-ci s'est tourné vers la philosophie par mépris pour ses maîtres, qui n'étaient pas capables de lui donner une explication suffisante au sujet du Chaos d'Hésiode.

Hermippe raconte qu'Épicure devint lui-même maître d'école et que, étant tombé par hasard sur les ouvrages de [3] Démocrite, il s'adonna avec ardeur à l'étude de la philosophie. C'est pour cela que Timon dit de lui qu'il est : *Le dernier des physiciens, le plus impudent, venu de Samos, maître d'école et le plus ignorant des êtres.*

Il poussa ses trois frères Néoclès, Chérédème et Aristobule à étudier ensemble avec lui la philosophie, comme le dit Philodème l'épicurien dans le dixième livre de son ouvrage *Sur les philosophes*. Même son esclave Mys y prit part, comme le dit Myronianos dans ses *Résumés historiques parallèles*.

Diotime le stoïcien, qui lui était hostile, l'a calomnié de la façon la plus odieuse en lui attribuant cinquante lettres obscènes. Un autre personnage procéda de même en publiant sous le nom d'Épicure un recueil de petites lettres dont [4] l'auteur serait Chrysippe. Posidonios le stoïcien et ses adeptes, ainsi que Nicolas, et Sotion dans les douze livres intitulés *Des démonstrations de Dioclès*, où il est question du vingtième du mois, et enfin Denys d'Halicarnasse agirent semblablement envers lui.

On dit qu'il allait avec sa mère chez de pauvres gens pour y réciter les chants de purification et qu'il donnait auprès de son père l'instruction élémentaire contre une rémunération dérisoire. Il aurait livré un de ses frères à la prostitution et cohabité avec l'hétaïre Léontion. Les ouvrages de Démocrite sur les atomes et ceux d'Aristippe sur le plaisir auraient été présentés par lui comme des productions de son esprit. Timocrate, et Hérodote dans son livre sur l'*Adolescence d'Épicure*, disent qu'il n'était pas citoyen

légitime d'Athènes. Il aurait adressé les flatteries les plus viles à Mithrès, l'intendant de Lysimaque, en l'appelant dans ses lettres : *Péan, Maître.*

[5] Il aurait aussi couvert de louanges et de flatteries Idoménée, Hérodote et Timocrate, qui ont fait connaître ses doctrines secrètes. Dans les lettres adressées à Léontion, il s'exprime ainsi : « Par Apollon, chère petite Léontion, nous avons éclaté en vifs applaudissements en prenant connaissance de ta petite lettre. » A Thémista, la femme de Léontée, il parle ainsi : « Je suis capable, si vous ne venez pas chez moi, de courir avec une vitesse triple où vous et Thémista me direz de venir. » A Pythoclès, qui était dans la fleur de l'âge, il dit : « J'attendrai patiemment ton arrivée ardemment désirée et qui ressemble à celle d'un dieu. » Et en écrivant une autre fois à Thémista, il lui rappelle les relations intimes qu'il avait avec elle, comme le note [6] Théodore dans le quatrième de ses livres contre Épicure. Il adressa encore des lettres à beaucoup d'autre hétaïres, principalement à Léontion dont Métrodore aussi fut amoureux.

Dans son ouvrage intitulé *Du but de la vie* il dit : « Pour ma part je ne sais ce qu'est le bien, si l'on écarte les plaisirs de la table, ceux de l'amour et tout ce qui charme les oreilles et les yeux. » Et dans la lettre adressée à Pythoclès il dit : « Fuis, mon très cher, les voiles déployées, toute connaissance des arts libéraux ! » Épictète l'appelle pornographe et l'accable d'injures. Timocrate de même, frère de Métrodore et disciple d'Épicure, qui s'est retiré de l'École instituée par ce dernier, dit dans son livre intitulé *Choses amusantes* qu'Épicure vomissait deux fois le jour par suite de sa gloutonnerie. Il raconte ensuite par le menu détail comment il a échappé avec peine à tous ces exercices philosophiques nocturnes et à toutes ces réunions secrètes. [7] Épicure aurait ignoré beaucoup de choses théoriques et beaucoup plus de choses encore de la vie. Son corps s'est trouvé dans un état pitoyable, de sorte que pendant plusieurs années il ne pouvait pas quitter sa chaise à porteur. Il dépensait pour la table une mine (1) par jour, comme il le dit lui-même dans une lettre adressée à Léontion et dans

(1) Une mine = 100 drachmes, somme assez considérable.

celles qu'il écrivit aux philosophes de Mytilène. Avec lui et Métrodore cohabitèrent encore d'autres hétaïres. Mammarion, Hédéa, Erotion et Nicidion.

Dans ses trente-sept livres intitulés *Sur la nature*, il se répète souvent et dénigre beaucoup de personnages, particulièrement Nausiphane. Il y dit textuellement : « En voilà un qui enfantait avec douleur et qui avait la bouche pleine de vantardise sophistique, comme beaucoup d'autres vils [8] esclaves. » Dans ses lettres, Épicure s'exprime ainsi sur Nausiphane : « Ceci l'a mis à ce degré hors de lui qu'il m'injuria et affirma qu'il fut mon maître. » Il l'appelait poumon de mer, ignorant, fourbe, paillard. Il appelait encore les disciples de Platon adulateurs de Denys et Platon lui-même homme d'or. Il considérait Aristote comme un homme perdu qui, après avoir gaspillé la fortune de son père, s'était fait mercenaire et marchand de drogues. Protagoras, disait-il, est un portefaix, qui a copié Démocrite et enseigné dans les villages. Héraclite est un homme qui remue tout. A Démocrite il donnait le sobriquet de Lérocrite (1), à Antidore celui de Sannidore (2). Les Cyniques sont, d'après lui, des ennemis de la Grèce, les dialecticiens des destructeurs pernicieux, et Pyrrhon n'est qu'un ignorant et un sot.

[9] Mais tous ces gens divaguent, car les nombreuses statues d'airain que sa patrie lui a érigées témoignent suffisamment de sa bonté extrême envers tous. Et ses amis sont tellement nombreux qu'ils rempliraient des villes entières. Tous ces disciples, d'autre part, étaient très attachés à ses doctrines captivantes, à l'exception de Métrodore de Stratonicée qui passa à l'école de Carnéade, sans doute parce qu'il se sentait accablé sous le poids de ses incomparables bienfaits. Et tandis que les autres écoles ont presque toutes disparu, celle d'Épicure s'est toujours maintenue, et ses disciples en furent successivement les chefs. Rappelons [10] encore sa reconnaissance envers ses parents, ses bienfaits envers ses frères, sa douceur envers ses serviteurs, comme le prouve son testament et le fait qu'ils prenaient part à ses discussions philosophiques. Le plus connu de ces

(1) C'est-à-dire : « Celui qui radote ».
(2) C'est-à-dire : « Le flatteur ».

derniers est ce Mys dont nous avons parlé plus haut. Mentionnons finalement ses sentiments d'humanité envers tous sans exception.

Sa piété envers les dieux et son amour pour la patrie sont au-dessus de toute expression. Par un excès de modestie il s'abstenait des affaires politiques. Et quoique la Grèce se soit trouvée de son temps dans une situation extrêmement pénible (1), il y passa néanmoins sa vie et parcourut seulement deux ou trois fois la région de l'Ionie pour voir ses amis. Ceux-ci affluaient de partout et vivaient avec lui dans le Jardin (2), comme le dit Appollodore, de la façon la [11] plus simple et la plus frugale. (Dioclès raconte dans le troisième livre de son *Introduction* qu'Épicure acheta ce jardin pour quatre-vingts mines.) Ils se contentaient d'un cotyle (3) de vin, mais ils buvaient principalement de l'eau.

Épicure ne croyait pas qu'il fût nécessaire de mettre les biens en commun, comme le voulait Pythagore, qui disait que tout doit être commun entre amis. Ce sont, disait-il, les gens qui se défient les uns des autres qui procèdent ainsi ; or, s'ils se défient, ce ne sont pas des amis. Il dit dans ses lettres que l'eau et le pain ordinaire lui suffisent et il ajoute : « Envoie-moi un petit pot de fromage, afin que si l'envie me prend de faire un repas somptueux je puisse la satisfaire. » Tel était l'homme qui enseignait que le but de la vie est le plaisir. Athénée le glorifie dans une épigramme de la manière suivante.

[12] Mortels, vous vous exténuez pour des choses sans valeur et, insatiables pour le gain, vous suscitez des discordes et des guerres. Les biens de la nature sont contenus dans des bornes étroites, tandis que les vaines pensées s'engagent dans des voies sans fin. C'est ce que le sage enfant de Néoclès apprit soit des Muses, soit du trépied sacré de Delphes.

Mais nous en apprendrons davantage, par la suite, d'après ses doctrines et ses maximes.

(1) Il convient de mentionner principalement le siège d'Athènes, en 295, par Démétrios Poliorcète. Une terrible famine y sévissait, et Épicure partageait avec ses familiers la maigre quantité de fèves qu'il possédait. (PLUT., *Démétrios*, 34.) *(Note de Solovine.)*

(2) Il était situé près du Dipylon, la double porte au nord-ouest d'Athènes. *(Note de Solovine.)*

(3) Environ un quart de litre. *(Note de Solovine.)*

Parmi les anciens philosophes, Anaxagore est, selon Dioclès, celui qu'il approuvait le plus, bien qu'il n'ait pas manqué de le contredire sur certains points ; il était aussi d'accord avec Archélaos, le maître de Socrate. Lui-même exerçait ses disciples à apprendre ses écrits par cœur. [13] Apollodore dit dans ses *Chroniques* qu'Épicure suivit les cours de Nausiphane et de Praxiphane. Mais Épicure affirme dans la lettre à Euryloque que ce n'est pas vrai et qu'il a appris tout par lui-même. Il ne croit pas, ainsi qu'Hermarque d'ailleurs, que Leucippe ait jamais existé. Certains par contre, entre autres Apollodore l'épicurien, soutiennent qu'il a été le maître de Démocrite. Démétrios de Magnésie dit qu'Épicure fut aussi le disciple de Xénocrate.

Il s'est servi d'une élocution très appropriée aux sujets qu'il traitait, et c'est pourquoi Aristophane le grammairien la considère comme trop particulière. Il aimait à ce degré la clarté que même dans son livre *Sur la rhétorique* il est d'avis [14] qu'il ne faut rien exiger d'autre. Et au lieu de faire usage dans ses lettres de la formule « Salut », il emploie les expressions « Soyez heureux » et « Vivez d'une façon digne ».

Ariston (1), dans sa *Vie d'Épicure*, dit que celui-ci a copié son *Canon* du *Trépied* de Nausiphane dont il fut le disciple à Samos ainsi que de Pamphile le platonicien. Il ajoute qu'il commença à s'occuper de philosophie à l'âge de douze ans et devint chef d'école à trente-deux.

Il naquit, comme le dit Apollodore dans ses *Chroniques*, la troisième année de la cent neuvième olympiade [342 av. J.-C.], le 7 Gamélion (2), sous l'archontat de Sosigène, [15] sept ans après la mort de Platon. A l'âge de trente-deux ans, il établit d'abord son École à Mytilène et à Lampsaque ; elle dura cinq ans. Il se rendit ensuite à Athènes où il mourut la deuxième année de la cent vingt-septième olympiade [271 av. J.-C.], à l'âge de soixante-douze ans, sous l'archontat de Pytharatos. Son successeur comme chef de l'école fut Hermarque de Mytilène, fils d'Agemortos. Sa mort est attribuée à une rétention d'urine causée par la gravelle, comme l'affirme Hermarque dans

(1) Probablement Ariston d'Alexandrie, un académicien.

(2) Ce mois, qui avait trente jours, correspond à la fin de janvier et au commencement de février de notre calendrier. *(Note de Solovine.)*

ses lettres ; il était malade pendant quatorze jours. S'étant mis dans une baignoire de bronze remplie d'eau chaude, dit Hermippe, il demanda à boire du vin pur. Après avoir [16] recommandé à ses amis de ne pas oublier ses doctrines, il expira. Nous avons composé sur lui l'épigramme suivante :

Adieu, et souvenez-vous de mes doctrines. Voilà la parole qu'Épicure en mourant adressa pour la dernière fois à ses amis. Il prit un bain chaud, absorba du vin pur et fut ensuite saisi par la mort glaciale.

Voilà de quelle façon cet homme a vécu et comment il est mort. Ses dernières volontés étaient les suivantes :

« Par ce testament je lègue tout mon avoir à Amynomaque, fils de Philocrate du dème Bate, et à Timocrate, fils de Démétrios du dème Potamos, conformément à la donation que je leur ai faite et dont l'acte est déposé dans le temple de [17] Cybèle, à condition que le jardin et ses dépendances soient mis à la disposition d'Hermarque, fils d'Agemortos de Mytilène, et de ceux qui poursuivent avec lui l'étude de la philosophie, ainsi que de tous ceux qu'Hermarque nommera comme successeurs pour diriger l'école, afin qu'ils puissent s'y consacrer aux recherches philosophiques. Et je mets pour toujours sous la garde des adeptes de ma philosophie l'école située dans le Jardin, pour qu'ils l'entretiennent avec Amynomaque et Timocrate dans la mesure de leurs moyens ; je la mets également sous la protection de ceux qui succèderont à ces derniers comme héritiers selon un mode qui offre le plus de garanties, afin que, eux aussi, conservent le jardin avec soin, de même que ceux à qui nos disciples le transmettront.

En ce qui concerne la maison sise à Mélite, Amynomaque et Timocrate la mettront à la disposition d'Hermarque et de tous ceux qui s'adonnent avec lui à la philosophie, pour qu'ils y habitent pendant toute la durée de sa vie.

[18] Les revenus provenant des biens légués à Amynomaque et à Timocrate seront employés, dans la mesure du possible et d'accord avec Hermarque, en partie pour les sacrifices funèbres en l'honneur de mon père, de ma mère et de mes frères ; en partie pour célébrer annuellement, selon l'usage, le jour de ma naissance qui tombe le 10 Gamélion ; en partie, enfin, pour la réunion habituelle de nos disciples

le vingt de chaque mois, jour fixé par nous pour être consacré à notre mémoire et à celle de Métrodore. Ils devront aussi célébrer l'anniversaire de mes frères au mois de Posidon (1), et celui de Polyène au mois de Métagitnion (2), comme nous l'avons fait nous-même.

[19] Amynomaque et Timocrate devront aussi prendre soin d'Épicure, fils de Métrodore, et du fils de Polyène, à condition qu'ils habitent avec Hermarque et qu'ils s'adonnent avec lui à la philosophie. Ils prendont également soin de la fille de Métrodore et la marieront, quand elle sera nubile, à l'homme qu'Hermarque aura choisi parmi ceux qui cultivent avec lui la philosophie, à condition qu'elle se conduise bien et soit obéissante à Hermarque. Amynomaque et Timocrate devront leur donner, chaque année, de mes revenus ce que, d'accord avec Hermarque, ils jugeront nécessaire à leur subsistance.

[20] Ils devront permettre à Hermarque d'avoir, au même titre qu'eux, plein pouvoir sur les revenus, afin que toute décision soit prise en parfait accord avec lui, qui a vieilli avec nous dans l'étude de la philosophie et que nous avons placé à la tête de ceux qui ont philosophé avec nous.

Pour doter la jeune fille quand elle sera en âge de se marier, Amynomaque et Timocrate prélèveront sur la somme disponible ce que, d'accord avec Hermarque, ils jugeront nécessaire. Ils prendront aussi soin de Nicanor, comme je l'ai fait moi-même, afin que tous ceux qui, en s'adonnant avec nous à la philosophie, nous ont offert de leurs biens privés ce qui nous était nécessaire, qui nous ont témoigné toute leur affection et qui ont conçu le dessein de vieillir avec nous dans les études philosophiques ne manquent pas, autant qu'il dépend de nous, de ce qui est nécessaire pour vivre.

[21] Tous les livres qui nous appartiennent seront donnés à Hermarque. Au cas où celui-ci viendrait à mourir avant que les enfants de Métrodore aient atteint l'âge adulte, Amynomaque et Timocrate leur donneront des revenus de notre legs, dans la mesure du possible, ce qu'il leur faudra pour vivre, sous la condition qu'ils se conduisent bien.

(1) Ce mois correspond à peu près au mois de décembre de notre calendrier. *(Note de Solovine.)*

(2) Ce mois correspond à notre mois d'août. *(Note de Solovine.)*

Ils prendront aussi soin de tout le reste, de manière que chaque point soit réglé, autant que faire se peut, conformément à ce que nous avons arrêté. Entre mes esclaves j'affranchis Mys, Nicias et Lycon ainsi que Phèdrion. »

[22] Presque mourant il adressa cette lettre à Idoménée : « En célébrant le jour bienheureux de ma vie, qui est en même temps le dernier, je t'écris ceci. La strangurie et la dysenterie étaient accompagnées de souffrances telles que rien n'eût pu en augmenter l'intensité. Mais elles étaient contre-balancées par la joie que j'éprouvais dans l'âme en songeant à nos discussions. Et toi, te montrant à la hauteur des bonnes dispositions que, adolescent encore, tu avais pour moi et la philosophie, prends soin des enfants de Métrodore. »

Il avait un grand nombre de disciples très renommés, comme, par exemple, Métrodore de Lampsaque (1), fils d'Athénée (ou de Timocrate) et de Sande. Dès qu'il eut fait la connaissance d'Épicure, il ne le quittait plus, excepté pour six mois afin d'aller dans sa patrie, d'où il revint ensuite. [23] C'était un brave homme sous tous les rapports, comme l'affirme également Épicure dans les Introductions à ses écrits, ainsi que dans le troisième livre de son *Timocrate*. Étant de cette trempe, il donna sa sœur Batis pour épouse à Idoménée et accueillit dans sa maison l'hétaïre athénienne Léontion comme seconde épouse.

Il était intrépide en face des calamités et de la mort, comme le remarque Épicure dans le premier livre de son *Métrodore*. On dit qu'il est mort sept ans avant Épicure dans sa cinquante-troisième année. Et Épicure recommande dans son testament reproduit plus haut, qui est manifestement rédigé après la mort de Métrodore, qu'on prenne soin de ses enfants. Il avait encore comme disciple le frère de Métrodore, Timocrate, cet étourdi dont nous avons déjà parlé.

Métrodore a écrit les ouvrages suivants : *Contre les* [24] *médecins* (3 livres). — *Sur les sensations*. — *A Timocrate*. — *Sur la magnanimité*. — *Sur la maladie d'Épicure*. — *Contre les dialecticiens*. — *Contre les sophistes* (9 livres). — *Par quelle voie on peut arriver à la sagesse*. — *Sur le changement*.

(1) Disciple préféré d'Epicure : 330-277.

— *Sur la richesse*. — *Contre Démocrite*. — *Sur la haute naissance*.

Épicure avait encore comme disciple Polyène (1), fils d'Athénodore de Lampsaque, qui était modeste et bienveillant, comme l'affirme Philodème.

Il avait en outre comme disciple Hermarque, fils d'Agemortos de Mytilène, son successeur comme chef de l'École ; il était pauvre de naissance et s'occupait au début de rhétorique. On cite de lui les très beaux ouvrages suivants : [25] *Douze dissertations sur Empédocle sous forme de lettres*. — *Sur les sciences*. — *Contre Platon*. — *Contre Aristote*. C'était un homme très remarquable et il mourut paralytique.

Épicure avait aussi comme disciples Léontée de Lampsaque et sa femme Thémista, à laquelle il adressait des lettres. Il faut ensuite ajouter Colotès (2) et Idoménée, qui étaient également de Lampsaque. Ceux-ci étaient parmi les plus distingués. Était encore son disciple Polystrate, le successeur d'Hermarque ; à Polystrate succédait Denys, à celui-ci Basilide. Apollodore, le Roi du Jardin, s'était également rendu célèbre ; il a écrit plus de quatre cents livres. Viennent après les deux Ptolémée d'Alexandrie, le noir et le blanc ; [26] Zénon de Sidon, disciple d'Apollodore et polygraphe ; Démétrios, surnommé Lacon ; Diogène de Tarse, l'auteur des *Traités choisis* ; Orion, enfin, et tant d'autres, que les Épicuriens véritables appellent sophistes.

Il y avait encore trois autres personnages qui s'appelaient Épicure : le fils de Léontée et de Thémista, un Magnésien et un maître d'armes.

Épicure était un écrivain très fécond, il dépasse tous les autres auteurs par le nombre de ses ouvrages, qui s'élève à peu près à 300. On ne trouve dans ses écrits aucune citation d'un autre auteur, toutes les maximes qu'on y rencontre lui appartiennent en propre. Chrysippe rivalisa avec lui pour en produire autant, comme le dit Carnéade qui le surnomme le parasite des ouvrages d'Épicure. « Pour peu qu'Épicure eût traité un sujet, Chrysippe avait à cœur d'en faire autant. [27] C'est pourquoi il répète souvent la même chose et dit ce qui lui passe par la tête. Par suite de sa précipitation ses

(1) Il fut géomètre avant de devenir disciple d'Epicure.
(2) Plutarque écrira contre lui le *Contre Colotès*.

écrits sont mal rédigés et ne contiennent que des citations d'autres auteurs, ce qu'on constate aussi dans les livres de Zénon et dans ceux d'Aristote. »

Les ouvrages d'Épicure sont aussi nombreux qu'importants. En voici les principaux : *Sur la nature* (37 livres). — *Sur les atomes et le vide.* — *Sur l'amour.* — *Abrégé des livres contre les physiciens.* — *Contre les Mégariques.* — *Doutes.* — *Maximes fondamentales.* — *De ce qu'il faut choisir et de ce qu'il faut fuir.* — *Du but de la vie.* — *Du critère ou Canon.* — *Chérédème.* — *Sur les dieux.* — *Sur la piété.* — *Hégésianax.* — *Sur la manière de vivre* (4 livres). — *Sur l'action juste.* — [28] *Néoclès, à Thémista.* — *Le Banquet.* — *Euryloque, à Métrodore.* — *Sur la vision.* — *Sur l'angle de l'atome.* — *Sur le sens tactile.* — *Sur le destin.* — *Sur les passions, maximes adressées à Timocrate.* — *Sur le pronostic.* — *Exhortation.* — *Sur les simulacres.* — *Sur l'imagination.* — *Aristobule.* — *Sur la musique.* — *Sur la justice et autres vertus.* — *Sur les présents et la reconnaissance.* — *Polymède.* — *Timocrate* (3 livres). — *Métrodore* (5 livres). — *Antidore* (2 livres). — *Sur les maladies, maximes adressées à Mithrès.* — *Callistolas.* — *Sur la royauté.* — *Anaximène.* — *Lettres.* (DIOGÈNE LAËRCE) *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres,* liv. X, 1-28.,

*

LES DIFFÉRENTES PARTIES DE LA PHILOSOPHIE

Il divise la philosophie en trois parties : la logique, la physique, l'éthique. La logique contient l'introduction à la doctrine, elle est exposée dans le livre unique intitulé *Canon.* La physique embrasse toute la théorie de la nature, elle est exposée dans les 37 livres qui sont intitulés *Sur la nature* et, d'une façon plus élémentaire, dans les lettres. L'éthique enseigne ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut éviter, elle est contenue dans les livres intitulés *Sur la manière de vivre,* dans les lettres et dans l'ouvrage qui a pour titre *Du but de la vie.* D'habitude ils [les épicuriens] classent ensemble la logique et la physique. Ils appellent la logique, la science du critère et du principe primordial ; la physique, la science qui traite de la génération, de la dissolution et de la Nature ; l'éthique, la science qui détermine ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut éviter, de quelle manière il faut vivre et quel est le but de la vie. (DIOGÈNE LAËRCE, X, 30.)

I

LA CANONIQUE

Τὸ κανονικόν

Ils repoussent la dialectique comme une chose superflue. Il suffit aux physiciens de suivre ce que les choses disent d'elles-mêmes. C'est ainsi qu'Épicure dit dans le *Canon* que les critères de la vérité sont les sensations (αἴσθησις), les anticipations (πρόληψις) et les affections (πάθος). Les Épicuriens y ajoutent les représentations intuitives de la pensée (φανταστικὴ ἐπιβολὴ τῆς διανοίας). Il en parle aussi dans l'*Epitomé* adressé à Hérodote et dans les *Maximes fondamentales.* (DIOGÈNE LAËRCE, X, 31.)

*

Il est évident que le discours long et le discours bref aboutissent au même. (ÉP., 26.)

*

Tout autre est l'avis d'Épicure, qui donne pour base à tout jugement les sens, les notions des choses et le plaisir. (CIC., *Luculli,* 46, 142 [Us. 245].)

*

Il appartient au sage de distinguer entre l'opinion et l'évidence. (CIC., *Luculli,* 14, 45 [Us. 223].)

*

Le criterium, d'après les sceptiques, c'est le phénomène, comme le dit aussi Ænésidème, ainsi qu'Épicure. (DIOGÈNE LAËRCE, IX, 106.)

*

LA SENSATION (αἴσθησις)

La sensation, dit-il, est dépourvue de raison et n'est nullement capable de souvenir. Car elle ne peut pas changer d'elle-même, et si elle est modifiée par autre chose, elle ne peut rien ajouter ni rien retrancher.

[32] Il n'est pas non plus possible de la réfuter. En effet, une sensation homogène ne peut pas réfuter une autre sensation homogène, car elles sont de puissance égale ; une sensation non homogène ne peut pas davantage réfuter une sensation non homogène, parce qu'elles ne concernent pas les mêmes objets ; la raison non plus, car elle dépend entièrement des sensations ; enfin, aucune sensation ne peut réfuter une autre sensation, car nous sommes attentifs à toutes. Et l'existence actuelle des perceptions confirme la réalité des sensations. Le fait de voir et d'entendre est aussi réel que celui d'éprouver de la douleur. D'où il suit que c'est des phénomènes qu'il faut aussi tirer des indications concernant les choses cachées. Toutes nos pensées, en effet, proviennent des sensations par accident, par analogie, par ressemblance et par combinaison ; la réflexion y contribue également. Les visions des aliénés et les images de nos rêves sont aussi réelles, car elles déterminent des mouvements, et ce qui n'existe pas n'en détermine aucun. (DIOGÈNE LAËRCE, X, 32.)

*

Épicure disait que toutes les sensations sont vraies et existantes, car il ne faisait pas de différence entre dire qu'une chose est vraie ou qu'elle existe. — C'est pourquoi il dit : est vrai ce qui est ainsi comme on dit qu'il est, et est faux ce qui n'est pas ainsi comme on dit qu'il est. (SEXT. EMPIR., *Adv. dogm.*, II (math., VIII) 9 [Us., 244].)

*

Épicure dit que toute sensation et toute représentation est vraie ; quant aux opinions, les unes sont vraies, les autres fausses. (AET., IV, 9, 5 [Us. 248].)

*

Il ne faut pas perdre de vue le but qu'on s'est fixé, ni l'évidence sensible, à laquelle nous ramenons nos opinions, sinon tout sera plein de confusion et de trouble. (ÉP., XXII.)

*

Si tu combats toutes les sensations, tu n'auras rien à quoi te référer pour discerner exactement celles d'entre elles que tu considères comme fausses. (ÉP., XXIII.)

*

Nous voyons avec surprise une foule de pareils phénomènes qui tendent tous, mais en vain, à diminuer la confiance due aux sens ; l'erreur vient en grande partie des jugements de l'âme, que nous ajoutons de nous-mêmes aux rapports des sens, croyant avoir vu ce que les organes ne nous ont point montré. En effet, rien de plus rare que de dégager les rapports évidents des sens des conjectures incertaines que l'âme leur associe de son propre mouvement.

Celui qui soutient qu'on ne peut rien savoir ne sait pas même s'il est vrai qu'on ne puisse rien savoir, puisqu'il avoue qu'il ne sait rien. Je ne dispute point avec un homme qui contredit les notions les plus évidentes. Mais quand même je lui accorderais qu'il est sûr qu'on ne sait rien, je lui demanderais où il a appris ce que c'est que savoir et ignorer, n'ayant jamais rien trouvé de certain, d'où lui vient l'idée du vrai et du faux, et comment il distingue le doute de la certitude.

Tu verras alors que la connaissance de la vérité nous vient primitivement des sens, que les sens ne peuvent être convaincus d'erreur, qu'ils méritent le plus haut degré de confiance parce que, par leur propre énergie, ils peuvent découvrir le faux, en lui opposant la vérité. En effet, où trouver un guide plus sûr que les sens ? Dira-t-on que la raison, fondée sur ces organes illusoires, pourra déposer contre eux, elle qui leur doit toute son existence, la raison qui n'est qu'erreur, s'ils se trompent ? Dira-t-on que les oreilles peuvent rectifier les yeux, et être elles-mêmes rectifiées par le tact, que le goût, l'odorat ou les yeux nous préserveront des surprises du tact ? Non, sans doute : chaque sens a ses fonctions et ses facultés à part. Il est

donc nécessaire que la dureté ou la mollesse, le froid ou le chaud, soient du ressort d'un sens particulier, les couleurs et les qualités relatives à la couleur du ressort d'un autre ; qu'enfin les saveurs, les odeurs et les sons aient aussi leur juge à part ; et par conséquent les sens ne peuvent se rectifier les uns les autres. Ils ne pourront pas non plus se rectifier eux-mêmes, puisqu'ils mériteront toujours le même degré de confiance. Leurs rapports sont donc vrais en tout temps.

Si la raison ne peut pas expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près paraissent ronds dans l'éloignement, il vaut mieux, à défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire toute certitude, que de démolir cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation. Car ne crois pas qu'il ne s'agisse ici que des intérêts de la raison ; la vie elle-même ne se soutient qu'en osant, sur le rapport des sens, ou éviter les précipices et les autres objets nuisibles, ou se procurer ce qui est utile. Ainsi tous les raisonnements dont on s'arme contre les sens ne sont que de vaines déclamations.

Enfin, dans la construction d'un édifice, si la règle dont se sert l'architecte est défectueuse, si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que toute le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grâce, sans aplomb, sans proportion ; qu'une partie paraisse prête à s'écrouler, et que tout s'écroule, en effet, pour avoir été d'abord mal conduit : de même, si l'on ne peut compter sur le rapport des sens, tous les jugements qu'on portera seront trompeurs et illusoires. (LUCRÈCE, IV, v. 462-521.)

*

L'ANTICIPATION OU PRÉNOTION (πρόληψις)

Quant à l'anticipation, ils la considèrent comme appréhension (κατάληψις), ou comme opinion juste (δόξα ὀρθή), ou comme idée (ἔννοια), ou comme conception générale (καθολικὴ νόησις) qui se trouve en nous, c'est-à-dire comme souvenir de ce qui est souvent apparu au dehors. Un exemple en est l'expression : Ceci est un homme ;

car, aussitôt qu'on prononce le terme « homme » on pense, en vertu de l'anticipation, immédiatement à son image, qui provient des sensations antérieures. Donc, ce qui est primitivement rangé sous chaque dénomination est évident. Et nous ne chercherions pas ce qui est en question, si nous n'en avions déjà une connaissance. Quand, par exemple, on se demande si l'objet se trouvant au loin est un cheval ou un bœuf, il faut déjà, par l'anticipation, connaître la forme du cheval et celle du bœuf. Nous ne pourrions même nommer aucun objet, si nous ne connaissions auparavant son caractère au moyen de l'anticipation. Les anticipations sont donc évidentes.

L'opinion conjecturale (τὸ δοξαστόν) de même dépend de quelque chose qui est déjà évident et à quoi nous nous référons quand nous l'exprimons ; par exemple : D'où savons-nous que ceci est un homme ? L'opinion est aussi appelée par eux supposition (ὑπόληψις) et ils disent qu'elle peut être vraie ou fausse. Si elle est confirmée ou n'est pas contredite, elle est vraie ; mais si elle n'est pas confirmée ou est contredite, elle est fausse. C'est pourquoi la notion d'*attente* (τὸ προσμένον) fut introduite ; il faut, par exemple, attendre d'être proche de la tour pour savoir comment elle paraît de près. (DIOGÈNE LAËRCE, X, 33-34.)

*

On ne peut, selon le sage Épicure, ni chercher, ni méditer sans l'anticipation. (SEXT. EMPIR., *Adv. math.*, I 57 [Us., 255, p. 188, 30].)

*

Comme il y a, dit Épicure, deux choses corrélatives, l'image (φαντασία) et l'opinion, la première, qu'il appelle aussi évidence (ἐνάργεια), est toujours vraie. En effet, comme les affections primaires, c'est-à-dire le plaisir et la douleur, sont produites par certaines choses et conformément à elles, le plaisir par les choses agréables et la douleur par les choses pénibles ; et comme ce qui produit le plaisir ne peut jamais ne pas être agréable, ni ce qui produit la douleur ne pas être pénible, mais qu'il est nécessaire que ce qui réjouit soit de sa nature agréable et ce qui fait souffrir soit de sa nature douloureux, ainsi en est-il des

images, affections qui se manifestent en nous ; ce qui fait naître chacune d'elles est partout et toujours un générateur d'images (φανταστόν) et il ne pourrait pas l'être, s'il n'était pas réellement tel qu'il paraît, à savoir, doué de la vertu de produire des images.

Il faut raisonner d'une manière analogue dans les cas particuliers. En effet, l'objet visible ne paraît pas seulement visible, il est tel qu'il paraît, et l'objet sonore ne paraît pas seulement sonore, il est tel réellement ; il en est de même de tous les autres. Les images sont, par conséquent, toutes vraies. Cela est aussi conforme à la raison ; car, disent les Épicuriens, si l'image est dite vraie quand elle est produite par un objet réel et conformément à lui — et toute image certes est produite par un générateur d'images réel et conformément à lui — toute image est nécessairement vraie.

Certains se sont laissé complètement tromper par la diversité des images qui semblent provenir du même objet sensible, par exemple de l'objet visible, où l'objet paraît changer soit de couleur, soit de forme, soit de quelque autre manière. Ils ont en effet supposé que parmi les images qui diffèrent ainsi et s'opposent entre elles une certaine image doit être vraie, tandis que celle qui lui est opposée est fausse. Cela est absurde et digne d'hommes qui ne considèrent pas la nature des choses. Car, pour ne parler que des objets visibles, ce n'est pas le solide tout entier qui est vu, mais la couleur du solide. Or, pour ce qui est de cette dernière, il y a celle du solide même, comme celle des corps qu'on voit de près et à une distance moyenne ; puis celle qui est à l'extérieur du solide (1) et dans les lieux avoisinants, comme celle des corps qu'on voit à grande distance. En changeant dans l'intervalle et en prenant une forme particulière, elle produit une image qui est réellement conforme à l'objet.

Donc, de même que ce n'est pas le son qui est dans le vase d'airain frappé qu'on entend, ni celui qui est dans la bouche du crieur, mais celui qui pénètre dans notre sens, et de même que personne ne dit que le son faible qu'on entend de loin est entendu faussement, puisque en s'approchant on le perçoit d'une manière plus forte, de même je ne dirai pas que la vue nous trompe quand, à une grande distance, elle voit la tour petite et ronde, tandis que, de près, elle est plus grande et carrée. Il est plutôt vrai de dire que lorsque l'objet sensible paraît à la vue petit et d'une pareille forme, il est réellement petit et d'une pareille forme, parce que les simulacres, en se déplaçant à travers l'air, ont leurs extrémités brisées ; et quand il paraît de nouveau grand et d'aspect différent, il est aussi grand et d'aspect différent, puisqu'il n'est pas le même sous les deux rapports.

(1) Il s'agit du simulacre, cf. p. 41.

C'est du reste une opinion erronée de croire que le générateur d'images qu'on voit de près soit le même que celui qu'on voit de loin. Le propre de la sensibilité est de percevoir seulement ce qui est présent et l'affecte, la couleur par exemple, mais non pas de décider que l'objet est autre ici et autre là. C'est pourquoi toutes les images sont vraies, < les opinions, par contre, ne sont pas toutes vraies >, mais présentent une certaine différence. Les unes sont vraies, les autres fausses, puisque ce sont nos jugements sur les images ; or, nous jugeons telles choses correctement, telles autres incorrectement, soit parce que nous ajoutons ou attribuons quelque chose aux images, soit parce que nous en ôtons quelque chose et, généralement, parce que nous parlons faussement au sujet de la sensation privée de raison.

Parmi les opinions donc les unes sont, d'après Épicure, vraies, les autres, fausses ; sont vraies celles qui sont confirmées et non pas infirmées par l'évidence ; sont fausses, par contre, celles qui sont infirmées et non pas confirmées par l'évidence. La confirmation (ἐπιμαρτύρησις) est la perception par l'évidence que la chose conjecturée est telle qu'elle a été conjecturée ; par exemple : Platon s'avançant de loin, je conjecture et suppose, d'après la distance, que c'est Platon ; en s'approchant, il devient plus certain que c'est lui et, une fois la distance supprimée, la confirmation se fait par l'évidence même.

La non-infirmation (οὐκ ἀντιμαρτύρησις), d'autre part, est la conformité entre la chose incertaine, supposée et conjecturée, et le fait évident ; par exemple : Épicure suppose que le vide existe, ce qui est incertain, mais qui est rendu croyable par le fait évident qu'est le mouvement ; car, si

le vide n'existait pas, le mouvement non plus ne devrait pas exister, étant donné que le corps en mouvement n'aurait pas d'espace pour se déplacer, tout étant plein et compact ; de sorte que le fait évident qu'est le mouvement n'infirme pas la chose incertaine conjecturée. L'infirmation (ἀντιμαρτύρησις) est naturellement quelque chose d'opposé à la non-infirmation ; c'est en effet réfuter tout ensemble le fait évident avec la chose incertaine supposée quand, par exemple, le stoïcien dit que le vide n'existe pas, soutenant quelque chose d'incertain ; mais il doit tout ensemble réfuter, avec ce qui est ainsi supposé, le fait évident, je veux dire le mouvement ; car, si le vide n'existe pas, il faut de toute nécessité que le mouvement n'existe non plus, comme nous l'avons déjà montré.

De même la non-confirmation (οὐκ ἐπιμαρτύρησις) est opposée à la confirmation, c'est en effet le renversement, par l'évidence, de la chose conjecturée, qui n'est pas telle qu'elle a été conjecturée ; par exemple : quelqu'un s'avançant de loin, nous conjecturons, d'après la distance, que c'est Platon, mais une fois que la distance est supprimée nous constatons, par l'évidence, que ce n'est pas lui. C'est là une non-confirmation ; en effet, la chose conjecturée n'a pas été confirmée par le fait évident. C'est pourquoi la confirmation et la non-infirmation sont le critère qu'une chose est vraie, tandis que la non-confirmation et l'infirmation sont le critère qu'une chose est fausse. L'évidence est ainsi le fondement et la base de tout. (SEXT. EMP., *Adv. dogm.*, I (math., VII), 203-216 [Us., 247].)

*

L'AFFECTION (πάθος)

Ils disent qu'il y a deux affections : le plaisir et la douleur, que tout être vivant éprouve ; la première est conforme à la nature, la dernière lui est étrangère. A leur aide on peut distinguer parmi les choses celles qu'il faut choisir et celles qu'il faut éviter. Entre les recherches les unes s'appliquent aux choses, les autres au langage seul. (DIOGÈNE LAËRCE, X, 34.)

*

LA REPRÉSENTATION INTUITIVE DE LA PENSÉE (I) (φανταστικὴ ἐπιβολὴ τῆς διανοίας)

Si tu rejettes purement et simplement une sensation quelconque, sans distinguer entre l'opinion qui doit être confirmée et ce qui est donné réellement par la sensation, les sentiments et les représentations intuitives de la pensée, tu confondras les autres sensations aussi par cette vaine opinion, et tu détruiras par là le critérium lui-même. Et si, d'autre part, tu considères dans tes conceptions conjecturales également comme certain ce qui demande à être confirmé et ce qui n'a plus besoin de preuve, tu n'échapperas pas à l'erreur et tu rendras de la sorte impossible toute argumentation et tout jugement concernant le vrai et son contraire. (ÉP., XXIV.)

(1) Il s'agit là d'un des points les plus obscurs de l'épicurisme. Cette expression se trouve utilisée dans la *Maxime* 24, dans la Lettre à Hérodote (38, 50, 51, 62) ; elle est citée par Clément d'Alexandrie. On a suggéré de voir dans l'expression de Lucrèce *injectus animi* (II, v. 739 et v. 1047), l'équivalent latin de l'expression grecque. Une étude minutieuse des textes et des différentes conjectures possibles se trouve dans Cyril BAILEY, *Epicurus, the extant remains*, Oxford, 1926, p. 258-274.

blant que le moment redoutable ne soit arrivé d'expier ses actions criminelles, ses ordres tyranniques ? Et quand les vents impétueux, déchaînés sur les flots, balayent devant eux le commandant de la flotte avec ses légions et ses éléphants, ne tâche-t-il pas d'apaiser la Divinité par ses vœux, et d'obtenir à force de prières des vents plus favorables ? Mais en vain : emporté par un tourbillon violent, il n'en trouve pas moins la mort au milieu des écueils ; tant il est vrai qu'une certaine force secrète se joue des événements humains et paraît se plaire à fouler aux pieds la hache et les faisceaux ! Enfin, quand la terre entière vacille sous nos pieds, quand les villes ébranlées s'écroulent ou menacent ruine, est-il surprenant que l'homme plein de mépris pour sa faiblesse, reconnaisse une puissance supérieure, une force surnaturelle et divine qui règle à son gré l'univers ? (LUCRÈCE, V, v. 1161-1240.)

III

LA MORALE

Τὸ ἠθικόν

LETTRE A MÉNÉCÉE SUR LA MORALE

Épicure à Ménécée salut.

La philosophie

[122] Quand on est jeune il ne faut pas hésiter à s'adonner à la philosophie, et quand on est vieux il ne faut pas se lasser d'en poursuivre l'étude. Car personne ne peut soutenir qu'il est trop jeune ou trop vieux pour acquérir la santé de l'âme. Celui qui prétendrait que l'heure de philosopher n'est pas encore venue ou qu'elle est déjà passée, ressemblerait à celui qui dirait que l'heure n'est pas encore arrivée d'être heureux ou qu'elle est déjà passée. Il faut donc que le jeune homme aussi bien que le vieillard cultivent la philosophie : celui-ci pour qu'il se sente rajeunir au souvenir des biens que la fortune lui a accordés dans le passé, celui-là pour être, malgré sa jeunesse, aussi intrépide en face de l'avenir qu'un homme avancé en âge. Il convient ainsi de s'appliquer assidûment à tout ce qui peut nous procurer la félicité, s'il est vrai que quand elle est en notre possession nous avons tout ce que nous pouvons avoir, et que quand elle nous manque nous faisons tout pour l'obtenir.

Les dieux

[123] Tâche, par conséquent, de mettre à profit et d'appliquer les enseignements que je n'ai cessé de t'adresser, en te pénétrant de l'idée que ce sont là des principes nécessaires

pour vivre comme il faut. En premier lieu, regarde la divinité comme un être immortel et bienheureux, ce qu'indique déjà la façon ordinaire de la concevoir. Ne lui attribue rien qui soit en opposition avec son immortalité ou incompatible avec sa béatitude. Il faut que l'idée que tu te fais d'elle contienne tout ce qui est capable de lui conserver l'immortalité et la félicité. Car les dieux existent et la connaissance qu'on en a est évidente, mais ils n'existent pas de la façon dont la foule se les représente. Celle-ci ne garde jamais à leur sujet la même conception. Ce n'est pas celui qui rejette les dieux de la multitude qui doit être considéré [124] comme impie, mais celui qui leur attribue les fictions de la foule. En effet, les affirmations de cette dernière ne reposent pas sur des notions évidentes, mais sur des conjectures trompeuses. De là vient l'opinion que les dieux causent aux méchants les plus grands maux et qu'ils octroient aux bons les plus grands biens. Toujours prévenus en faveur de leurs propres vertus, les hommes approuvent ceux qui leur ressemblent et considèrent comme étrange ce qui diffère de leur manière d'agir.

La mort

Familiarise-toi avec l'idée que la mort n'est rien pour nous, car tout bien et tout mal résident dans la sensation ; or, la mort est la privation complète de cette dernière. Cette connaissance certaine que la mort n'est rien pour nous a pour conséquence que nous apprécions mieux les joies que nous offre la vie éphémère, parce qu'elle n'y ajoute pas une durée illimitée, mais nous ôte au contraire le désir d'immortalité. En effet, il n'y a plus d'effroi dans la vie pour celui qui a [125] réellement compris que la mort n'a rien d'effrayant. Il faut ainsi considérer comme un sot celui qui dit que nous craignons la mort, non pas parce qu'elle nous afflige quand elle arrive, mais parce que nous souffrons déjà à l'idée qu'elle arrivera un jour. Car si une chose ne nous cause aucun trouble par sa présence, l'inquiétude qui est attachée à son attente est sans fondement. Ainsi, celui des maux qui fait le plus frémir n'est rien pour nous, puisque tant que nous existons la mort n'est pas, et que quand la mort est là nous ne sommes plus. La mort n'a, par conséquent, aucun rapport ni avec les vivants ni avec les morts, étant

donné qu'elle n'est rien pour les premiers et que les derniers ne sont plus.

La foule tantôt fuit la mort comme le plus grand des [126] maux, tantôt < la désire > comme le terme < des misères > de la vie. < Le sage, par contre, ne fait pas fi de la vie > et ne craint pas la mort, car la vie ne lui est pas à charge et il ne considère pas la non-existence comme un mal. En effet, de même qu'il ne choisit certainement pas la nourriture la plus abondante, mais celle qui est la plus agréable, pareillement il ne tient pas à jouir de la durée la plus longue, mais de la durée la plus agréable. Celui qui proclame qu'il appartient au jeune homme de bien vivre et au vieillard de bien mourir, est passablement sot, non seulement parce que la vie est aimée [de l'un aussi bien que de l'autre], mais surtout parce que l'application à bien vivre ne se distingue pas de celle à bien mourir. Plus sot est encore celui qui dit que le mieux c'est de ne pas naître,

Mais lorsqu'on est né, de franchir au plus vite les portes de l'Hadès (1).

[127] S'il parle ainsi par conviction, pourquoi alors ne sort-il pas de la vie ? Car cela lui sera facile, si vraiment il a fermement décidé de le faire. Mais s'il le dit par plaisanterie, il montre de la frivolité en un sujet qui n'en comporte point. Il convient de se rappeler que l'avenir n'est ni entièrement en notre pouvoir ni tout à fait hors de nos prises, de sorte que nous ne devons ni compter sur lui, comme s'il devait arriver sûrement, ni nous priver de tout espoir, comme s'il ne devait certainement pas arriver.

Différentes sortes de désirs

Il faut se rendre compte que parmi nos désirs (ἐπιθυμίαι) les uns sont naturels (φυσικαί), les autres vains (κεναί), et que parmi les premiers il y en a qui sont nécessaires (ἀναγκαῖαι) et d'autres qui sont naturels seulement. Parmi les nécessaires il y en a qui le sont pour le bonheur (εὐδαιμονία), d'autres pour la tranquillité continue (ἀοχλησία) du corps, [128] d'autres enfin pour la vie même. Une théorie non erronée de ces désirs sait en effet rapporter toute préférence

(1) Vers (427) de Théognis de Mégare, poète élégiaque, qui vivait dans la seconde moitié du VI^e^ siècle.

et toute aversion à la santé du corps et à la tranquillité < de l'âme >, puisque c'est là la perfection même de la vie heureuse. Car tous nos actes visent à écarter de nous la souffrance et la peur. Lorsqu'une fois nous y sommes parvenus, la tempête de l'âme s'apaise, l'être vivant n'ayant plus besoin de s'acheminer vers quelque chose qui lui manque, ni de chercher autre chose pour parfaire le bien de l'âme et celui du corps. C'est alors en effet que nous éprouvons le besoin du plaisir quand, par suite de son absence, nous éprouvons de la douleur ; < mais quand nous ne souffrons pas >, nous n'éprouvons plus le besoin du plaisir.

Le plaisir

Et c'est pourquoi nous disons que le plaisir est le commen-[129] cement et la fin de la vie heureuse. C'est lui en effet que nous avons reconnu comme bien principal et conforme à notre nature, c'est de lui que nous partons pour déterminer ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut éviter, et c'est à lui que nous avons finalement recours lorsque nous nous servons de la sensation comme d'une règle pour apprécier tout bien qui s'offre. Or, précisément parce que le plaisir est notre bien principal et inné, nous ne recherchons pas tout plaisir ; il y a des cas où nous passons par-dessus beaucoup de plaisirs s'il en résulte pour nous de l'ennui. Et nous jugeons beaucoup de douleurs préférables aux plaisirs, lorsque des souffrances que nous avons endurées pendant longtemps il résulte pour nous un plaisir plus élevé. Tout plaisir est ainsi, de par sa nature propre, un bien, mais tout plaisir ne doit pas être recherché ; pareillement, toute douleur est un mal, mais toute douleur ne doit pas être [130] évitée à tout prix. En tout cas, il convient de décider de tout cela en comparant et en examinant attentivement ce qui est utile et ce qui est nuisible, car nous en usons parfois avec le bien comme s'il était le mal, et avec le mal comme s'il était le bien.

Se suffire à soi-même et se contenter de peu

C'est un grand bien, à notre sens, de savoir se suffire à soi-même, non pas qu'il faille toujours vivre de peu, mais afin que, si nous ne possédons pas beaucoup, nous sachions

nous contenter de peu, bien convaincus que ceux-là jouissent le plus de l'opulence qui ont le moins besoin d'elle. Tout ce qui est naturel est aisé à se procurer, mais tout ce qui est vain est difficile à avoir. Les mets simples nous procurent autant de plaisir qu'une table somptueuse, si [131] toute souffrance causée par le besoin est supprimée. Le pain d'orge et l'eau nous causent un plaisir extrême, si le besoin de les prendre se fait vivement sentir.

L'habitude, par conséquent, de vivre d'une manière simple et peu coûteuse offre la meilleure garantie d'une bonne santé ; elle permet à l'homme d'accomplir aisément les obligations nécessaires de la vie, le rend capable, quand il se trouve de temps en temps devant une table somptueuse, d'en mieux jouir et le met en état de ne pas craindre les coups du sort. Quand donc nous disons que le plaisir est notre but ultime, nous n'entendons pas par là les plaisirs des débauchés ni ceux qui se rattachent à la jouissance matérielle, ainsi que le disent les gens qui ignorent notre doctrine, ou qui sont en désaccord avec elle, ou qui l'interprètent dans un mauvais sens. Le plaisir que nous avons en vue est caractérisé par l'absence de souffrances corporelles et de troubles de l'âme.

[132] Ce ne sont pas les beuveries et les orgies continuelles, les jouissances des jeunes garçons et des femmes, les poissons et les autres mets qu'offre une table luxueuse, qui engendrent une vie heureuse, mais la raison vigilante, qui recherche minutieusement les motifs de ce qu'il faut choisir et de ce qu'il faut éviter et qui rejette les vaines opinions, grâce auxquelles le plus grand trouble s'empare des âmes.

De tout cela la sagesse (φρόνησις) est le principe et le plus grand des biens. C'est pourquoi elle est même plus précieuse que la philosophie, car elle est la source de toutes les autres vertus, puisqu'elle nous enseigne qu'on ne peut pas être heureux sans être sage, honnête et juste, < ni être sage, honnête et juste > sans être heureux. Les vertus, en effet, ne font qu'un avec la vie heureuse et celle-ci est inséparable d'elles.

[133] Conçois-tu maintenant que quelqu'un puisse être supérieur au sage, qui a sur les dieux des opinions pieuses, qui est toujours sans crainte à la pensée de la mort, qui

est arrivé à comprendre quel est le but de la nature, qui sait pertinemment que le souverain bien est à notre portée et facile à se procurer et que le mal extrême, ou bien ne dure pas longtemps, ou bien ne nous cause qu'une peine légère.

Destin et hasard

Quant au destin, que certains (1) regardent comme le [134] maître de tout, le sage en rit *(a)*. En effet, mieux vaut encore accepter le mythe sur les dieux que de s'asservir au destin des physiciens. Car le mythe nous laisse l'espoir de nous concilier les dieux par les honneurs que nous leur rendons, tandis que le destin a le caractère de nécessité inexorable.

En ce qui concerne le hasard (τύχη), le sage ne le considère pas, à la manière de la foule, comme un dieu, car rien n'est accompli par un dieu d'une façon désordonnée, ni comme une cause instable. Il ne croit pas que le hasard distribue aux hommes, de manière à leur procurer la vie heureuse, le bien ou le mal, mais qu'il leur fournit les éléments des grands biens ou des grands [135] maux. Il estime qu'il vaut mieux mauvaise chance en raisonnant bien que bonne chance en raisonnant mal. Certes, ce qu'on peut souhaiter de mieux dans nos actions, c'est que la réalisation du jugement sain soit favorisée par le hasard.

Médite, par conséquent, toutes ces choses et celles qui sont de même nature. Médite-les jour et nuit, à part toi et avec ton semblable. Jamais alors ni en état de veille ni en songe, tu ne seras sérieusement troublé, mais tu vivras comme un dieu parmi les hommes. Car celui qui vit au milieu de biens impérissables ne ressemble en rien à un être mortel. (DIOGÈNE LAËRCE, X, 122-135.)

(1) Il s'agit naturellement des Stoïciens.

(a) < Ailleurs il dit que certaines choses sont produites par la nécessité >, d'autres par le hasard, d'autres enfin par nous-mêmes. Et c'est pourquoi la nécessité règne souverainement, tandis que le hasard est inconstant et que notre volonté ne reconnaît aucune autorité extérieure, ce qui fait que le blâme et son contraire s'adressent à elle *(Scholie)*.

PLAISIR ET DOULEUR

[136] Sa conception du plaisir diffère de celle des Cyrénaïques. Ceux-ci, en effet, n'admettent pas le plaisir stable (καταστηματική), mais seulement le plaisir mobile (ἐν κινήσει). Épicure soutient qu'il y a des plaisirs de l'âme aussi bien que des plaisirs du corps. Cette opinion se trouve exprimée dans l'ouvrage intitulé *Sur ce qu'il faut choisir et sur ce qu'il faut éviter*, dans celui qui porte le titre *Sur le but de la vie*, dans le premier livre de l'ouvrage intitulé *Sur la manière de vivre* et dans la lettre adressée aux amis de Mytilène. Et c'est ce qu'affirment aussi Diogène dans le dix-septième livre de ses *Traités choisis* et Métrodore dans le *Timocrate* en disant : on peut concevoir le plaisir comme résidant soit dans le mouvement soit dans le repos. Mais Épicure s'exprime ainsi dans son ouvrage intitulé *Sur ce qu'il faut choisir* : la parfaite tranquillité de l'âme (ataraxie) et l'absence de douleur sont des plaisirs stables, tandis que la joie et la gaîté sont des plaisirs mobiles.

[137] Il diffère en outre des Cyrénaïques en ce que ceux-ci soutiennent que les souffrances du corps sont plus pénibles que celles de l'âme, étant donné que les criminels ne sont touchés que par le châtiment corporel. Épicure, au contraire, affirme que ce sont les souffrances de l'âme qui sont plus pénibles. La chair, en effet, ne souffre que du présent, tandis que l'âme souffre du passé, du présent et de l'avenir. Il suit de là que les plaisirs de l'âme sont aussi plus grands que ceux du corps. Épicure prouve que le plaisir est le but de la vie par le fait que les êtres vivants, dès qu'ils sont nés, se complaisent dans le plaisir et évitent toute peine, et cela par une réaction purement physique, sans aucune intervention du raisonnement. C'est ainsi que, par l'effet du sentiment personnel, nous fuyons la douleur, comme le fait par exemple Héraclès quand, dévoré par la tunique, *il pousse des cris déchirants et hurle de douleur ; les rochers tout autour, les promontoires montagneux des Locriens et les hauteurs d'Eubée font entendre un son gémissant* (1).

[138] C'est pourquoi il faut acquérir les vertus pour les plaisirs qu'elles nous procurent et non pour elles-

(1) SOPHOCLE, *Les Trachiniennes*, v. 787-8.

mêmes, comme on apprécie la médecine pour la santé qu'elle nous donne. Diogène [de Tarse] dit la même chose dans le vingtième livre de ses *Traités choisis* et affirme également que l'éducation s'étend sur toute la durée de la vie. Épicure soutient en outre que seule la vertu est inséparable du plaisir, tandis que tout le reste peut en être séparé, comme par exemple la nourriture. (DIOGÈNE LAËRCE, X, 135-138.)

*

Ils disent qu'il y a deux affections : le plaisir et la douleur, que tout être vivant éprouve ; le premier est conforme à la nature, la dernière lui est étrangère. A leur aide on peut distinguer parmi les choses celles qu'il faut choisir et celles qu'il faut éviter. (DIOGÈNE LAËRCE, X, 34.)

*

La limite de la grandeur des plaisirs est l'élimination de tout ce qui provoque la douleur. Là en effet où se trouve le plaisir, et aussi longtemps qu'il s'y trouve, il y a absence de douleur ou de chagrin, ou des deux à la fois. (ÉP., III.)

*

Le principe et la racine de tout bien, c'est le plaisir du ventre (ἡ τῆς γαστρὸς ἡδονή) ; c'est à lui que se ramènent et les biens spirituels et les valeurs supérieures. (ATHEN., *Deipnosoph.*, XII, p. 546*f* [Us., 409].)

*

Le parfait état de la chair et l'espoir justifié qu'on le conservera toujours offrent à ceux qui sont capables de réflexion la joie la plus grande et la plus constante. (PLUT., *Contra Epic. beat.*, 4 [Us., 68].)

*

Aucun plaisir n'est en soi un mal, mais certaines choses capables d'engendrer des plaisirs apportent avec elles plus de maux que de plaisirs. (ÉP., VIII.)

*

Si tout plaisir pouvait s'accumuler, s'il persistait dans le temps et s'il était attaché à tout l'agrégat atomique, ou aux principales parties de notre nature, alors les plaisirs ne différeraient pas entre eux. (ÉP., IX.)

*

Si les choses qui procurent des plaisirs aux gens dissolus pouvaient délivrer l'esprit des angoisses qu'il éprouve au sujet des phénomènes célestes, de la mort et des souffrances, et si en outre elles nous enseignaient la limite des désirs, nous ne trouverions rien à reprendre en eux, puisqu'ils seraient comblés de plaisirs sans aucun mélange de douleur ni de chagrin, lesquels constituent précisément le mal. (ÉP., X.)

*

Le plaisir dans la chair ne peut s'accroître une fois que la douleur causée par le besoin est supprimée, il peut seulement se diversifier. Et la suprême joie de l'esprit vient de l'investigation de ces choses et de celles de même nature, qui lui ont causé les plus grandes inquiétudes. (ÉP., XVIII.)

*

La chair considère les plaisirs comme étant illimités, et il faudrait un temps infini pour la satisfaire. Mais l'entendement, qui a déterminé le but et les bornes de la chair, et qui nous a délivrés de la crainte à l'égard de l'éternité, nous a procuré une vie parfaite et nous n'avons plus besoin d'une durée infinie. Il ne fuit cependant pas le plaisir et, quand les circonstances nous obligent à sortir de la vie, il ne se croit pas privé de ce que la vie offrait de mieux. (ÉP., XX.)

*

Aucun plaisir n'est en soi un mal, mais certaines choses capables de nous procurer des plaisirs apportent avec elles plus de maux que de plaisirs. (ÉP., 50.)

*

Ce n'est pas le ventre qui est insatiable, comme le croit la multitude, mais la fausse opinion qu'on a de sa capacité indéfinie. (ÉP., 59.)

*

Dans toutes les autres occupations, la jouissance vient à la suite des travaux accomplis avec effort, mais en philosophie le plaisir est simultané à la connaissance. Ce n'est pas, en effet, après la recherche que nous éprouvons de la joie, mais pendant la recherche même. (ÉP., 27.)

*

La chair demande impérieusement de ne pas souffrir de la faim, de la soif et du froid. Celui qui est à l'abri de ces besoins et qui a l'espoir de l'être dans l'avenir peut rivaliser de félicité avec Zeus. (ÉP., 33.)

*

Je m'épanouis de plaisir corporel en me nourrissant de pain et d'eau et je méprise les plaisirs, non pour eux-mêmes, mais à cause des ennuis qui les suivent. (STOB., *Flor.*, XVII, 34 [Us., 181].)

*

Vous avez pris soin de moi d'une façon divine et magnifique en m'envoyant du blé, et vous m'avez montré des marques de générosité qui s'étendent jusqu'au ciel. (ÉP., *A Idoménée* (1), *apud* PLUT., *Contra Epic. beat.*, 15 [Us., 183].)

*

Je prêche des plaisirs durables (ἡδονὰς συνεχεῖς) et non des vertus creuses et vaines qui font naître l'espoir d'obtenir des avantages mêlés de trouble. (ÉP., *A Anaxarque* [Us., 116].)

(1) Disciple d'Épicure natif de Lampsaque, c'est à lui qu'Épicure adressa une de ses dernières lettres avant de mourir (cf. p. 24).

*

Il faut estimer le beau, les vertus, et autres choses semblables, s'ils nous procurent du plaisir, autrement non. (ATHEN., *Deipnosoph.*, XII [Us., 70].)

*

Les grandes souffrances te font périr en peu de temps et les souffrances chroniques ne sont pas grandes. (PLUT., *De poet. aud.*, c. 14 [Us., 447].)

*

La douleur ne persiste pas longtemps dans la chair ; celle qui est aiguë dure très peu de temps, et celle qui est supportable, mais qui surpasse le plaisir de la chair, dure peu de jours. En effet, les maladies qui se prolongent permettent à la chair d'éprouver plus de plaisir que de douleur. (ÉP., 3.)

*

Certaines douleurs physiques peuvent nous servir à nous mettre en garde contre les douleurs de même nature. (ÉP., 73.)

*

Celui qui connaît parfaitement bien les limites que la vie nous trace sait combien il est facile de se procurer ce qui supprime la douleur, causée par le besoin, et rend la vie tout entière parfaite, de sorte qu'il n'a plus besoin de choses dont l'acquisition exige l'effort. (ÉP., XXI.)

*

Nous naissons une fois et il ne faut pas s'attendre à naître encore une fois ; il s'ensuit, par conséquent, que la durée éternelle n'existe en aucune façon. Toi donc qui n'es pas maître du lendemain, tu diffères de jouir ! Nous consumons notre vie à force d'attendre et chacun de nous meurt à la tâche. (ÉP., 14.)

*

Le temps infini contient le même plaisir que le temps fini, si seulement on en mesure les bornes par la raison. (ÉP., XIX, et 22.)

La douleur ne dure pas d'une façon continue dans la chair. Celle qui est extrême dure très peu de temps, et celle qui surpasse à peine le plaisir corporel ne persiste pas longtemps. Quant aux maladies qui se prolongent, elles permettent à la chair d'éprouver plus de plaisir que de douleur. (ÉP., IV.)

*

Le sage, dit Épicure, oppose un sourire dédaigneux à l'excès de souffrances physiques qu'il endure parfois. (PLUT., *Contra Epic. beat.*, 3 [Us., 600].)

*

Toute douleur doit être traitée avec dédain ; celle qui nous fatigue à l'extrême ne dure que peu de temps, et celle qui persiste longtemps dans la chair ne produit qu'une peine légère. (ÉP., 4.)

*

Épicure dit : « Quand j'étais malade je ne m'entretenais avec personne des souffrances de mon pauvre corps, je n'en parlais jamais à ceux qui venaient me voir. Mais je continuais à m'occuper des questions principales de la nature et cherchais surtout à savoir comment l'esprit, qui prend part aux mouvements qui affectent le corps, peut être exempt de trouble et garder le bien qui lui est propre. Et je ne fournissais pas non plus aux médecins l'occasion de s'enorgueillir de leurs procédés, car même alors je considérais ma vie comme belle et heureuse. » (MARC AURÈLE, IX, 41 [Us., 191].)

*

N'accusons pas la chair d'être la cause des grands maux, et ne rejetons pas nos détresses sur les événements. (PORPH., *ad Marc.*, 29 [Us., 445].)

*

Le sage ne souffre pas plus quand il est mis à la torture que lorsque son ami < la subit >. (ÉP., 56.)

*

La nature est faible contre le mal et non contre le bien, car les plaisirs contribuent à sa conservation, les douleurs à son dépérissement. (ÉP., 37.)

LA HIÉRARCHIE DES DÉSIRS

Parmi les désirs il y en a qui sont naturels et < nécessaires, d'autres qui sont naturels mais > non nécessaires, d'autres enfin qui ne sont ni naturels ni nécessaires, mais des produits d'une vaine opinion *(a)*. (ÉP., XXIX et 20.)

*

Il ne faut pas forcer la nature, mais la persuader. Usons, par conséquent, de ce procédé en donnant satisfaction aux désirs nécessaires, ainsi qu'aux naturels s'ils ne sont pas nuisibles, et en refoulant vigoureusement ceux qui sont funestes. (ÉP., 21.)

*

Tous les désirs qui ne provoquent pas de douleur quand ils restent insatisfaits ne sont pas nécessaires, mais peuvent être aisément refoulés s'ils nous paraissent difficiles à réaliser ou capables de nous causer du dommage. (ÉP., XXVI.)

*

Tous les désirs naturels qui ne provoquent pas de douleur quand ils restent insatisfaits, et qui cependant impliquent un effort soutenu, sont des produits de la vaine opinion, et ce n'est pas leur nature propre qui rend leur refoulement impossible, mais l'idée chimérique de l'homme. (ÉP., XXX.)

(a) Parmi les objets désirés, Épicure regarde comme nécessaires et naturels ceux qui sont de nature à supprimer la douleur, comme la boisson qui étanche la soif ; comme naturels, mais non nécessaires, ceux qui ne font que varier le plaisir sans supprimer la douleur, par exemple les mets délicats ; enfin, comme ni naturels ni nécessaires, les désirs d'être honoré par des couronnes ou des statues *(Scholie)*.

*

A propos de chaque désir il faut se poser cette question : quel avantage résultera-t-il pour moi si je le satisfais, et qu'arrivera-t-il si je ne le satisfais pas. (ÉP., 71.)

*

Il ne faut pas gâter le présent en désirant des choses qui nous font défaut, mais prendre en considération que ce qui nous est donné figurait jadis parmi les choses désirables. (ÉP., 35.)

*

Quelqu'un ayant demandé à Épicure comment il fallait s'y prendre pour devenir riche, celui-ci lui répondit : « Ce n'est pas en augmentant les biens, mais en diminuant les besoins. » (STOB., *Flor.*, XVII, 37 [US., 135, p. 142, 26].)

*

Grâce soit rendue à la bienheureuse nature qui a fait que les choses nécessaires sont faciles à se procurer, tandis que les choses difficiles à obtenir ne sont pas nécessaires. (STOB., *Flor.*, XVII, 23 [US., 469].)

LA SAGESSE

[117] En ce qui concerne la conduite dans la vie et les choses qu'il faut rechercher et celles qu'il faut éviter, voici ce qu'il dit. Mais nous allons tout d'abord passer en revue ce qu'Épicure et ses disciples disent du sage. Les dommages que nous subissons de la part des hommes ont pour cause la haine, l'envie ou le mépris, au-dessus desquels le sage saura s'élever par la réflexion. Celui qui est arrivé à la parfaite sagesse ne peut plus prendre une attitude opposée, ni changer délibérément. Certes, lui aussi sera possédé de passions, mais cela ne l'empêchera pas de poursuivre la sagesse. Toute constitution corporelle n'offre pas les conditions requises pour que quelqu'un devienne un sage ; celui-ci ne se rencontre pas non plus chez tous les peuples.

[118] Le sage est heureux même quand il subit la torture. Lui seul sait garder une reconnaissance constante envers ses amis, qu'ils soient présents ou qu'ils soient absents. Lorsqu'il est martyrisé, il est bien forcé de gémir et de se lamenter. Le sage s'abstient d'avoir des rapports avec une femme dans les cas où les lois le défendent, comme le dit Diogène [de Tarse] dans l'*Épitomé des doctrines morales d'Épicure*. Il s'abstiendra aussi de châtier ses domestiques, il aura pitié de ceux qui lui rendent service et leur pardonnera leurs fautes. Ils [les Épicuriens] ne trouvent pas bon que le sage devienne amoureux, ni qu'il se soucie de sa sépulture. Ils pensent aussi que l'amour n'est pas un don de la divinité, comme le relate Diogène dans..., et qu'il n'est pas nécessaire de faire de la belle rhétorique. Le commerce charnel ne nous est nullement profitable, il faut s'estimer heureux si l'on s'en tire sans dommage.

[119] Le sage, comme dit Épicure dans ses ouvrages intitulés respectivement *Doutes* et *Sur la nature*, ne se mariera pas et n'engendrera pas d'enfants. Il pourra le faire cependant dans des circonstances particulières et gardera le sentiment de pudeur devant ses semblables. Et il saura, dit Épicure dans le *Banquet*, se tenir sur ses gardes quand il sera énivré. Il ne s'occupera pas de politique, comme le dit Épicure dans le premier livre de son ouvrage intitulé *Sur la manière de vivre*, il n'agira pas à la façon d'un tyran, il ne se conduira pas en cynique, ce qui est affirmé dans le second livre du même ouvrage, et il s'abstiendra de mendier. S'il est frappé de cécité, il quittera la vie, comme il est dit au même endroit. Lui aussi éprouve du chagrin, comme le dit Diogène dans le cinquième livre de ses *Traités choisis*.

[120] Le sage plaidera au besoin en justice. Il composera des ouvrages, mais il écartera les éloges exagérés. Il veillera sur ses biens et pensera à l'avenir. Il aimera la campagne, résistera au sort et n'acquerra rien de mauvais. Il cherchera à atteindre juste autant de gloire qu'il est nécessaire pour ne pas être un objet de mépris. Et il éprouvera plus de joie qu'un autre à la recherche scientifique.

Les fautes sont d'importance inégale. La santé est pour les uns un bien, pour les autres une chose indifférente. Le courage n'est pas une vertu naturelle, mais le produit de la réflexion sur ce qui est utile. L'amitié de même repose sur l'utilité, mais il convient que nous fassions le premier pas (car la terre aussi doit être d'abord ensemencée), et elle se raffermit par la parfaite communauté des plus grands

[121] plaisirs. Le bonheur peut être de deux sortes : ou bien il est suprême et ne peut plus être augmenté, comme celui dont jouit Dieu, ou bien il est susceptible d'être augmenté ou diminué. Le sage peut bien ériger des statues, mais il ne tient pas à ce qu'on lui en érige. Seul le sage sait s'exprimer avec justesse sur la musique et la poésie, mais il ne s'attardera pas à composer des poèmes.

Aucun sage ne peut être supérieur en sagesse à un autre sage. Certes, il amassera de l'argent, mais seulement par prudence et quand il manquera de ressources. Il saura aussi rendre service au moment opportun à un monarque. Il se divertira au besoin aux dépens de quelqu'un, mais afin de le redresser. Il fondera aussi une école, mais non pas pour attirer une grande foule. Il fera connaître publiquement ses doctrines, sans d'ailleurs s'y prêter de lui-même. Il professera des doctrines déterminées et non pas des choses douteuses. Il restera semblable à lui-même pendant le sommeil et saura, à l'occasion, mourir pour un ami. (DIOGÈNE LAËRCE, X, 117-121.)

*

Le sage ne peut être compris que par le sage. (AET., IV, 9, 19 [Us., 225].)

*

Il n'est pas possible de vivre heureux sans être sage, honnête et juste, < ni d'être sage, honnête et juste > sans être heureux. Celui qui est privé d'une de ces choses, comme, par exemple, de la sagesse, ne peut pas vivre heureux, même s'il est honnête et juste. (ÉP., V.)

*

L'honnête homme soucieux de son salut doit conserver intacte la vigueur de sa jeunesse et se garder des désirs effrénés qui le souillent. (ÉP., 80.)

*

Un esprit noble s'adonne principalement à la sagesse et à l'amitié : deux biens dont l'un est mortel, l'autre immortel. (ÉP., 78.)

*

L'âme vile est enflée d'orgueil dans la prospérité et abattue dans l'adversité. [Us., 488.]

*

Celui qui est conscient de sa faute est sur la voie de s'amender. (SÉN., *Epist.*, 28, 9 [Us., 522].)

*

N'évite pas de rendre de petits services, car tu paraîtras capable d'en rendre de grands. (MAXIM. abb., *Gnomol.*, c. 8 [Us., 214].)

*

Une colère sans mesure engendre la folie. (SÉN., *Epist.*, 18, 14 [Us., 484].)

*

Ne repousse pas la demande d'un ennemi qui est dans le besoin, mais sois sur tes gardes, car il ne diffère en rien d'un chien. (MAXIM. abb., 66 [Us., 215].)

*

Ne commets aucun acte dans la vie qui soit de nature à te faire craindre que ton voisin ne l'apprenne. (ÉP., 70.)

*

On ne peut pas être sans crainte quand on inspire la crainte. [Us., 537.]

*

Personne ne choisit le mal délibérément, mais étant séduit par lui parce qu'il se présente sous la forme du bien, et perdant de vue le mal plus grand qui en sera la suite, on se laisse prendre au piège. (ÉP., 16.)

*

Chassons loin de nous les mauvaises habitudes comme de méchants compagnons qui nous ont causé pendant longtemps des dommages considérables. (ÉP., 46.)

*

Il y a une mesure même dans la subtilité d'esprit. L'homme inconsidéré qui en abuse se trouve dans une

situation aussi peu avantageuse que celui qui pèche par l'imprécision. (ÉP., 63).

*

Les éloges que nous adressent nos semblables doivent être spontanés ; en ce qui nous concerne, nous devons travailler à notre guérison. (ÉP., 64.)

*

Il est certes possible d'accumuler, par un travail acharné, des richesses considérables, mais la vie n'en reste pas moins misérable. (PORPH., *Ad Marc.*, 29 [Us., 480].)

*

Ni la très grande richesse ne peut délivrer l'âme de ses troubles ou lui procurer une joie réelle, ni l'estime et l'admiration de la foule, ni aucune chose due à des motifs indéfinis. (ÉP., 81.)

*

Il faut dédaigner l'eurythmie dans le style, qui n'est qu'une puérilité, car à force d'admirer les petites choses on perd de vue les grandes (1).

*

Les flatteurs sont les suivants fidèles de la bonne fortune (1).

*

Personne ne doit être envié, car les bons ne méritent pas l'envie, et quant aux méchants, plus ils prospèrent et plus ils accélèrent leur ruine. (ÉP., 53.)

*

Chez la plupart des hommes le calme est léthargie, l'émotion fureur. (ÉP., 11.)

*

Si les parents s'irritent avec raison contre leurs enfants, ces derniers ne doivent pas leur résister insolemment, mais

(1) Cette maxime se trouve dans le manuscrit palatin de Heidelberg.

s'efforcer d'obtenir pardon ; et si la colère des parents est injuste, il serait tout à fait ridicule de l'attiser davantage par la violence, au lieu d'essayer de les faire revenir par la douceur. (ÉP., 62.)

*

Très belle aussi est la vue des proches quand la famille est unie de sentiment, ou quand elle déploie beaucoup de zèle pour arriver à cette union. (ÉP., 61.)

*

Celui qui a plusieurs raisons bien fondées de quitter la vie mérite toute notre compassion. (ÉP., 38.)

Il faut vivre en accord avec la nature.

Si tu vis conformément à la nature, tu ne seras jamais pauvre, si conformément à l'opinion, tu ne seras jamais riche. (SEN., *Epist.*, 16, 7 [Us., 201].)

*

La richesse qui est conforme à la nature a des bornes et est facile à se procurer, mais celle imaginée par les vaines opinions est sans limites et difficile à acquérir. (ÉP., 8.)

*

La nécessité est un mal, mais il n'y a aucune nécessité de vivre sous l'empire de la nécessité. (ÉP., 9.)

*

Si tu ne rapportes pas en toute circonstance chacun de tes actes au but de la nature, mais que tu t'en détournes, soit pour éviter, soit pour poursuivre un objet quelconque, tes actes ne seront pas conformes à tes doctrines. (ÉP., XXV.)

*

Si tu te trouves dans l'embarras, c'est par suite de l'oubli de la nature ; en effet, tu accumules sur toi des craintes et des désirs sans nombre. (PORPH., *Ad Marc.*, 29 [Us., 203].)

*

Mieux vaut pour toi être sans trouble en couchant sur un grabat qu'être agité en disposant d'un lit d'or et d'une table somptueuse. (PORPH., *Ad Marc.*, 29 [Us., 207].)

*

J'aimerais mieux, fort de l'étude de la nature, révéler avec franchise ce qui est utile à tous les hommes, même si personne ne voulait me comprendre, que de recueillir, en me conformant à de vaines opinions, les éloges de la foule. (ÉP., 29.)

*

La richesse qui est conforme à la nature a des bornes et est facile à acquérir, mais celle imaginée par les vaines opinions est sans limites. (ÉP., XV.)

*

Il n'est pas rare de trouver un homme [pauvre] quant au but naturel, mais riche en opinions vaines. Car aucun des gens insensés n'est satisfait de ce qu'il a, mais s'afflige plutôt de ce qu'il n'a pas. De même donc que les gens qui ont la fièvre sont, à cause de la malignité de leur mal, constamment assoiffés et désirent les choses les plus opposées, de même ceux dont l'âme est dans un mauvais état manquent toujours de tout et s'abandonnent, par suite de leur gloutonnerie, aux désirs les plus divers. (PORPH., *Ad Marc.*, 27 [Us., 471].)

*

La nature nous enseigne qu'il faut estimer peu ce qui vient de la fortune, qu'il nous faut apprendre à connaître le malheur quand nous sommes heureux et à ne pas trop estimer le bonheur quand nous sommes dans l'infortune ; qu'il faut recevoir avec calme les biens de la fortune et prendre une attitude ferme contre les maux apparents qu'elle nous envoie. En effet, combien éphémère est tout ce que la multitude regarde comme bien ou comme mal, car la sagesse n'a rien de commun avec la fortune. (PORPH., *Ad Marc.*, 30 [Us., 489].)

*

La belle chose que la pauvreté joyeuse ! (SÉN., *Epist.*, 2, 5 [Us., 475].)

*

Celui qui a atteint le but conforme à l'espèce humaine est, même si personne n'en est témoin, un homme à peu près accompli. (ÉPICURIEN ANONYME, VH², VII, 21, col. XXVIII [Us., 533].)

*

Certaines gens désirent acquérir une grande renommée et devenir célèbres, croyant ainsi se mettre en sûreté contre les hommes. Si leur vie était ainsi à l'abri de tout danger, ils auraient en effet un bien conforme à la nature ; mais si elle n'est pas exempte de troubles, ils n'obtiennent pas ce à quoi ils avaient aspiré dès l'origine, en suivant le penchant de leur nature. (ÉP., VII.)

LA LIBERTÉ

a) *La justice.*

Le droit naturel est une convention utilitaire faite en vue de ne pas se nuire mutuellement. (ÉP., XXXI.)

*

La justice et l'injustice n'existent pas par rapport aux êtres qui n'ont pas pu conclure de pacte pour ne point se nuire mutuellement. Elles n'existent pas non plus par rapport aux peuples qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas voulu conclure de tels pactes en vue de ne pas causer et de ne pas subir de dommages. (ÉP., XXXII.)

*

La justice n'existe pas en elle-même, elle est un contrat conclu entre les sociétés, dans n'importe quel lieu et à n'importe quelle époque, pour ne pas causer et pour ne pas subir de dommages. (ÉP., XXXIII.)

*

L'injustice n'est pas en elle-même un mal ; celui-ci réside dans la peur terrifiante de ne pas échapper à ceux qui ont pour fonction de châtier les coupables. (ÉP., XXXIV.)

*

Il n'est pas possible que celui qui commet en cachette quelque chose contre la convention de ne pas se nuire mutuellement puisse avoir la certitude qu'il ne sera pas découvert, même si, pour l'instant, il a pu y échapper des milliers de fois, car jusqu'au dernier moment de sa vie il ne sera pas sûr de ne pas être pris. (ÉP., XXXV.)

*

En général la justice est la même pour tous, étant donné qu'elle présente un avantage pour les relations sociales, mais par rapport à tel pays particulier et autres circonstances déterminantes, la même chose ne s'impose pas à tous comme juste. (ÉP., XXXVI.)

*

Rien n'est juste par nature, et il faut éviter les crimes parce qu'on ne peut pas éviter la crainte. (SÉN., *Epist.*, 97, 16 [Us., 531].)

*

Parmi les prescriptions qui sont édictées comme justes par les lois, celle que le témoignage commun reconnaît utile aux rapports sociaux est juste, qu'elle soit la même pour tous les hommes ou non. Mais si quelqu'un établit une loi qui n'est pas à l'avantage de la communauté, cette loi ne possède nullement la nature du juste. Et même quand l'utilité inhérente à la justice ne se fait plus sentir, après avoir été pendant un certain temps conforme à cette notion, elle n'était pas moins juste, pendant cet intervalle de temps, pour toux ceux qui ne se laissent pas égarer par des phrases creuses mais fixent leur attention sur les faits mêmes. (ÉP., XXXVII.)

*

Là où il devient manifeste, bien que les circonstances n'aient pas changé, que les lois considérées comme justes ne sont plus conformes, en réalité, à la notion de justice, elles cessent d'avoir ce caractère. Mais lorsque, par suite du changement des circonstances, les lois établies comme justes ne se montrent plus utiles, elles ne l'étaient pas moins au

moment où elles offraient un avantage pour les relations sociales entre les citoyens du même État. Elles ont cessé d'être justes par la suite, parce qu'elles n'étaient plus utiles. (ÉP., XXXVIII.)

*

Il n'est pas possible de vivre heureux sans être sage, honnête et juste. Partout où une de ces choses fait défaut, il n'est pas possible de vivre heureux. (ÉP., 5.)

*

Il n'est pas possible que celui qui commet en cachette quelque chose contre la convention de ne pas causer ni de subir de dommages puisse avoir la certitude qu'il ne sera pas découvert, même si, pour l'instant, il a pu y échapper des milliers de fois, car jusqu'au dernier moment de sa vie il ne sera pas sûr de ne pas être pris. (ÉP., 6.)

*

S'il est déjà difficile de se cacher quand on a commis l'injustice, il est tout à fait impossible d'avoir la certitude intérieure qu'on ne sera jamais découvert. (ÉP., 7.)

*

La vie juste est complètement exempte de trouble, la vie injuste, par contre, en est constamment remplie. (ÉP., 12.)

*

De même que nous respectons nos propres coutumes, que nous les considérions comme bonnes et dignes d'être louées par les hommes ou non, de même nous devons respecter celles des autres s'ils sont réglés dans leurs mœurs. (ÉP., 15.)

*

Aimer l'argent de façon à violer la loi est criminel, l'aimer sans l'enfreindre est honteux ; car c'est une chose méprisable que d'économiser sordidement, même quand on est en règle avec la loi. (ÉP., 43.)

*

Rien n'est juste par nature, et il faut éviter les crimes parce qu'on ne peut pas éviter la crainte. (SÉN., *Epist.*, 97, 15 [Us., 531].)

*

Les lois sont établies pour les sages, non pas afin qu'ils ne commettent pas l'injustice, mais afin qu'ils ne la subissent pas. (STOB., *Flor.*, 43, 139 [Us., 530].)

*

Le sage pourra-t-il commettre des choses défendues par les lois, sachant qu'il ne sera pas découvert ? Il n'est pas facile de donner une réponse simple. (PLUT., *Adv. Colot.*, 34 [Us., 18].)

*

Le juste jouit d'une parfaite tranquillité d'âme, l'injuste par contre est rempli du plus grand trouble. (ÉP., XVII.)

*

L'homme injuste et violent s'enlace lui-même dans ses propres filets ; l'iniquité retombe presque toujours sur son auteur, et il n'y a plus de paix ni de tranquillité pour celui qui a violé le pacte social. Quand même il se serait caché aux dieux et aux hommes, il doit être dans des alarmes continuelles que son délit ne soit découvert ; car on dit qu'il s'est trouvé bien des gens qui, en songe ou dans le délire de la maladie, se sont souvent accusés eux-mêmes, et ont révélé des crimes qui avaient été tenus secrets pendant longtemps. (LUCRÈCE, V, 1152-1160.)

b) *Les affaires publiques.*

Le sage n'approchera point des affaires publiques, à moins que quelque circonstance ne l'y oblige. (SÉN., *Ad Serenum*, 3, 2 [Us., 9].)

*

Épicure est d'avis que ceux qui aiment les honneurs et la gloire ne doivent pas rester inactifs, mais, suivant leur nature, s'occuper des affaires publiques et gouverner ; car

ils seront tourmentés et malheureux si, par suite de leur inaction, ils ne peuvent pas obtenir ce qu'ils désirent. (PLUT., *De tranqu. anim.*, 2 [Us., 555].)

*

Il faut s'affranchir de la servitude des occupations domestiques et de celle des affaires publiques. (ÉP., 58.)

*

Ils [les épicuriens] ne parlent des hommes politiques que pour s'en moquer et réduire leur gloire à néant. Ils disent bien d'Épaminondas qu'il avait quelque mérite, mais il n'était pas bien grand, comme ils l'affirment en termes propres. Ils l'appellent « entrailles de fer » et se demandent quel besoin il avait de faire une invasion dans le centre du Péloponnèse, et pourquoi il ne restait pas chez lui le chef couvert d'un bonnet de feutre et donnant tous ses soins à son ventre. (PLUT., *Adv. Colot.*, 33 [Us., 560].)

*

Ne vous laissez pas tromper, ô hommes, ni séduire, ni égarer. Croyez-moi, il n'y a pas de communauté naturelle entre les êtres raisonnables. Ceux qui disent le contraire vous trompent et raisonnent mal. (ARRIAN., *Epict. diss.*, II, 20, 6 [Us., 523].)

*

Pour se mettre en sûreté contre les hommes, il est naturel de considérer comme bon tout ce qui peut nous procurer cet état. (ÉP., VI.)

c) *L'amitié.*

De tous les biens que la sagesse nous procure pour le bonheur de toute notre vie, celui de l'amitié est de beaucoup le plus grand. (ÉP., XXVII et 13.)

*

La même connaissance qui nous rend courageux en face du danger, en nous apprenant qu'il ne dure pas toujours, ni même longtemps, nous enseigne aussi que l'amitié est la meilleure garantie de sécurité dans notre condition précaire. (Ép., XXVIII.)

*

Épicure blâme dans une lettre ceux qui prétendent que le sage se suffit à lui-même et qu'il n'a pas, par conséquent, besoin d'amis (1). (SÉN., *Epist.*, 9, 1 [Us., 174].)

*

L'amitié fait le tour du monde et nous convie tous à nous réveiller pour la vie heureuse. (ÉP., 52.)

*

Il nous faut choisir quelque homme de bien et l'avoir toujours devant les yeux, afin que nous vivions comme s'il nous observait et que nous agissions comme s'il nous voyait. (SÉN., *Epist.*, 11, 8 [Us., 210].)

*

Doux est le souvenir de l'ami disparu. (PLUT., *Contra Epic. beat.*, 28 [Us., 213].)

*

Notre compassion pour les amis disparus doit se manifester, non par des larmes, mais par l'exercice de la méditation. (ÉP., 66.)

*

Toute amitié doit être recherchée pour elle-même, elle a cependant l'utilité pour origine. (ÉP., 23.)

*

Ni celui qui cherche partout l'utilité ne peut être ami, ni celui qui ne l'associe jamais à l'amitié, car le premier fait marché de ses sentiments, et le dernier nous prive de tout bon espoir pour l'avenir. (ÉP., 39.)

(1) Épicure doit viser principalement Théodore de Cyrène, surnommé l'athée, qui vivait dans la seconde moitié du IVe et au commencement du IIIe siècle et qui est l'auteur d'un ouvrage *Sur les dieux*, dont il niait l'existence. Diog. L. (II 98) cite de lui, entre autres, la pensée suivante : « Les sages, se suffisant à eux-mêmes, n'ont pas besoin d'amis ». *(Note de Solovine.)*

*

Nous n'avons pas tant besoin des services de nos amis que d'être assurés qu'ils seraient prêts à nous servir. (ÉP., 34.)

*

Il ne faut approuver ni ceux qui sont trop prompts, ni ceux qui sont trop hésitants à nouer des relations d'amitié ; on doit aussi savoir risquer quelque chose pour elle. (ÉP., 28.)

*

Il n'est pas seulement plus noble, mais aussi plus doux de faire du bien que d'en recevoir, car rien n'est aussi fertile en joie que la bienfaisance. (PLUT., *Philos. esse cum princ.*, 3 [Us., 544].)

*

Prends garde avec qui tu manges et bois avant de regarder ce que tu manges et bois. Car, de se repaître de viandes sans la compagnie d'un ami, c'est vivre comme un lion et un loup. (SÉN., *Epist.*, 19, 10 [Us., 542].)

*

Dans la discussion en commun, celui qui est vaincu obtient le plus grand profit, parce qu'il apprend ce qu'il ne savait pas encore. (ÉP., 74.)

*

Envoyez-nous les prémices de vos offrandes pour le soin de notre personne sacrée ; envoyez-les en votre nom et au nom de vos enfants. C'est en de tels termes que mon inspiration me prescrit de vous parler. (PLUT., *Adv. Colot.*, 18 [Us., 130].)

*

Saisi d'une sorte de vénération religieuse pour ce que nous disions à ce moment, tu éprouvas tout à coup, ô Colotès, un désir surnaturel de te jeter à mes genoux, de les embrasser et de te livrer à toutes les pratiques accoutumées de l'adoration, en me rendant les honneurs divins et en récitant les

prières de circonstance. Il en résulta, continue Épicure, qu'à mon tour j'ai vu en toi un personnage sacré, et je t'ai rendu culte pour culte. (PLUT., *Adv. Colot.*, 17 [Us., 141].)

*

Lettre à un enfant

Nous sommes arrivés à Lampsaque sains et saufs, moi, Pythoclès, Hermarque et Ctésippe, et nous y avons trouvé Thémista et les autres amis bien portants. Tant mieux pour toi si tu es aussi en bonne santé ainsi que ta maman, et si tu obéis en tout à grand-père et à Matron, comme dans le passé. Sache bien que si moi et tous les autres t'aimons bien, la raison en est que tu leur obéis en tout. (V., *H.*, 176*c*, 18 [Us., 176].)

d) *L'amour.*

Je m'aperçois qu'une passion violente te pousse aux plaisirs de l'amour. Or, à condition que tu ne veuilles renverser les lois, ni ébranler ce qui est honnêtement établi par l'usage, ni affliger ton prochain, ni fatiguer ton corps, ni gaspiller les moyens nécessaires à l'existence, tu peux suivre ton impulsion à ta guise. Il est impossible de ne pas commettre une au moins de ces choses, car les plaisirs de l'amour ne nous ont jamais servi, il faut s'estimer heureux s'ils ne nous nuisent pas. (ÉP., 51.)

*

Quand on n'a plus l'occasion de voir l'objet bien-aimé, quand les relations intimes et le commerce cessent, la passion amoureuse s'affaiblit. (ÉP., 18.)

*

Mais il faut fuir ces simulacres, il faut éloigner de soi tout ce qui peut alimenter l'amour, tourner ailleurs sa pensée, partager ses feux entre tous les objets indifféremment, sans les fixer sur un seul, sans se préparer, par une passion exclusive, des soucis et des tourments inévitables. L'amour est une plaie qui s'envenime et s'aigrit quand on l'entretient ; c'est une frénésie qui s'accroît, une maladie

qui s'aggrave de jour en jour, si par de nouvelles blessures on ne fait diversion à la première, si l'on n'étouffe le mal dans son origine, en variant ses plaisirs pour faire prendre un nouveau cours aux transports de la passion.

Et en renonçant à l'amour, il s'en faut bien qu'on se prive de ses douceurs. On en recueille les fruits sans en sentir les peines. La volupté véritable et assurée est le partage des âmes raisonnables, et non de ces amants forcenés dont les ardeurs flottantes ne savent pas même, dans l'ivresse de la jouissance, sur quel charme fixer d'abord leurs mains et leurs regards ; ils serrent avec fureur l'objet de leurs désirs ; ils le blessent ; leurs dents mêmes impriment souvent sur ses lèvres des baisers douloureux. C'est que leur plaisir n'est pas pur ; c'est qu'ils sont animés par des aiguillons secrets contre l'objet vague d'où leur est venue cette frénésie. Mais Vénus amortit la douleur au sein du plaisir, et répand sur les blessures le baume de la volupté.

En effet, les amants se flattent que le même corps qui allume leurs feux peut aussi les éteindre ; mais la nature s'y oppose : l'amour est l'unique désir que la jouissance ne fasse qu'emflammer de nouveau. La faim et la soif peuvent aisément s'apaiser, parce que les aliments et les boissons se distribuent dans nos membres et s'attachent à certaines parties de nous-mêmes. Mais un beau visage, un teint brillant, n'introduisent dans nos corps que des simulacres légers, qu'une espérance trompeuse emporte trop souvent dans les airs. Ainsi, pendant le sommeil, un homme dévoré par la soif cherche à se désaltérer, sans trouver une onde où s'éteigne l'ardeur de ses membres ; il présente ses lèvres aux simulacres des fontaines, il s'épuise inutilement, et meurt de soif au milieu du fleuve dont il croit s'abreuver : de même Vénus se joue des amants par des images illusoires ; la vue d'un beau corps n'est pas capable de les rassasier, et c'est en vain que sur ces membres délicats leurs mains errent irrésolues : elles n'en peuvent détacher aucune parcelle.

Enfin, lorsque deux jeunes corps réunis jouissent de leur vigueur, lorsqu'ils frémissent aux premiers accès du plaisir, que Vénus est sur le point de féconder le sein maternel, les amants se serrent étroitement, joignent leurs

lèvres ; leurs bouches confondent leurs haleines ; en vain : il ne se fait pas une communication de substance ; les âmes ne peuvent se pénétrer, les corps ne peuvent s'identifier. Car on voit bien que c'est là l'objet de leurs désirs et le but de leurs efforts, tant ils s'unissent intimement sous les nœuds de l'amour, quand leurs membres, ébranlés par la secousse du plaisir, se résolvent en une liqueur abondante. Enfin les flots réunis ont rompu leur barrière : la violence de la passion se ralentit un moment, mais pour renaître ensuite avec plus de fureur et de rage, cherchant sans cesse à atteindre le but où elle aspire ; mais elle ne trouve aucun moyen de triompher de son mal, et les amants sont consumés d'une blessure inconnue.

Ce n'est pas tout : les forces s'épuisent par la fatigue, la vie se passe dans l'esclavage ; cependant la fortune s'écoule, les dettes croissent, on oublie ses devoirs, la réputation se perd. Les parfums sur la tête, aux pieds la pourpre de Sicyone ; les émeraudes les plus grandes et d'un vert éclatant sont enchâssées dans l'or, et les plus précieuses étoffes, abreuvées de la sueur amoureuse, s'usent dans les exercices journaliers de Vénus. Les trésors bien acquis des ancêtres sont convertis en bandelettes et en ornements de tête, changés en vêtements de Malte et de Scio, dissipés en défauts corporels de l'objet qui vous a séduit. La passion aveugle les amants et leur montre des perfections qui n'existent pas. Souvent nous voyons des femmes laides ou vicieuses captiver les hommages et les cœurs. Ils se raillent les uns les autres, ils conseillent à leurs amis d'apaiser Vénus, qui les a affligés d'une passion avilissante ; ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes victimes d'un choix souvent plus honteux. Leur maîtresse est-elle noire, c'est une brune piquante ; sale et dégoûtante, elle dédaigne la parure ; louche, c'est la rivale de Pallas ; maigre et décharnée, c'est la biche du Ménale ; d'une taille trop petite, c'est l'une des Grâces, l'élégance en personne ; d'une grandeur démesurée, elle est majestueuse, pleine de dignité ; elle bégaye et articule mal, c'est un aimable embarras ; elle est taciturne, c'est la réserve de la pudeur ; emportée, jalouse, babillarde, c'est un feu toujours en mouvement ; desséchée à force de maigreur, c'est un tempérament délicat ; exténuée par la toux, c'est une beauté languissante ; d'un embonpoint

monstrueux, c'est Cérès, l'auguste amante de Bacchus ; enfin un nez camus paraît le siège de la volupté, et des lèvres épaisses semblent appeler le baiser. Je ne finirais pas si je voulais rapporter toutes les illusions de ce genre. (LUCRÈCE, IV, 1063-1170.)

e) *La solitude.*

Cache ta vie (Λάθε βιώσας). (PLUT., Εἰ καλῶς... [Us., 551].)

*

Épicure exhortait à vivre en cachette et émettait l'opinion que l'homme n'est ni de nature sociable, ni en possession de mœurs douces. (THEMISTIUS, *Orat.*, XXVI [Us., 551 p. 327, 8].)

*

Bien qu'on puisse jusqu'à un certain point se mettre en sûreté contre les hommes au moyen de la force et de la richesse, on obtient cependant une sécurité plus complète en vivant tranquille et loin de la foule. (ÉP., XIV.)

*

C'est surtout quand tu es forcé d'être au milieu de la foule qu'il faut te retirer en toi-même. (SÉN., *Epist.*, 25, 6 [Us., 209].)

*

Je n'ai jamais désiré plaire à la foule ; car ce qui lui plaît, je l'ignore, et ce que je sais est loin de sa compréhension. [Us., 187].

*

Celui qui n'a pas réussi à assurer sa sécurité contre les éléments étrangers arrive cependant à former une société unie de tous ceux qui en sont capables, et ceux qui ne s'y prêtent pas ne lui sont pas du moins hostiles. Quant à ceux qui ne lui donnent même pas cette possibilité, il les évite et ne poursuit que les choses qui lui sont utiles. (ÉP., XXXIX.)

*

Ceux qui ont la possibilité de se mettre en sûreté contre leurs voisins vivent ensemble de la manière la plus agréable, étant en possession du gage le plus solide. Et, après avoir joui de l'amitié la plus parfaite, ils ne se lamentent pas à faire pitié sur la personne qui vient de disparaître prématurément. (ÉP., XL.)

*

Remarquable est ce mot adressé par Épicure à l'un de ses compagnons d'étude : « Ceci n'est pas pour la foule, mais pour toi ; car nous sommes l'un à l'autre un théâtre assez grand. » (SÉN., *Epist.*, 7, 11 [Us., 208].)

f) *Il faut se suffire à soi-même.*

Se suffire à soi-même est la plus grande des richesses. (πλουσιώτατων αὐτάρκεια πάντων). (CLEM. ALEX., *Strom.*, VI, 2 [Us., 476].)

*

Quand on se suffit à soi-même, on arrive à posséder le bien inestimable qu'est la liberté. (ÉP., 77.)

*

Quand le sage est réduit à la nécessité, il trouve encore moyen de donner plutôt que de recevoir, car il possède un trésor qui est de se suffire à lui-même. (ÉP., 44.)

*

Celui qui mène une vie indépendante ne peut pas acquérir de grandes richesses, parce que la chose n'est pas facile sans se mettre aux gages de la foule ou du souverain, mais il possède en grande abondance tous [les biens réels]. Et s'il arrive qu'il acquiert une grande fortune, il la distribue aussi facilement pour gagner la bienveillance de ses semblables. (ÉP., 67.)

*

Celui qui n'est pas tout à fait content de ce qu'il possède sera malheureux, fût-il le maître du monde. (SÉN., *Epist.*, 9, 20 [Us., 474].)

*

Rien ne suffit à qui considère comme peu ce qui est suffisant. (ÉP., 68.)

*

La pauvreté mesurée aux besoins de notre nature est une grande richesse ; la richesse, par contre, pour qui ne connaît pas de bornes, est une grande pauvreté. (ÉP., 25.)

*

La plupart de ceux qui ont acquis de la richesse n'arrivent pas à se débarrasser de leurs maux ; ils en font l'échange contre de plus grands. (PORPH., *Ad Marc.*, 28 [Us., 479].)

*

La grossièreté de l'âme rend l'être vivant avide de changer à l'infini son genre de vie. (ÉP., 69.)

*

L'homme qui possède la paix de l'âme n'est importun ni à lui-même ni aux autres. (ÉP., 79.)

*

Si tu veux enrichir Pythoclès, n'ajoute pas à sa richesse, mais ôte de ses désirs. (ÉP., *A Idoménée*, STOB., *Flor.*, XVII, 24 [Us., 135].)

Le sage est sans maître.

La fortune (τύχη) a peu de prise sur le sage, c'est sa raison qui règle les choses les plus grandes et les plus importantes pendant toute la durée de sa vie. (ÉP., XVI.)

*

J'ai prévenu tes coups, ô Fortune, et barré toutes les voies par lesquelles tu pouvais m'atteindre. Nous ne nous laisserons vaincre ni par toi ni par aucune autre circonstance fâcheuse. Et lorsque la nécessité (τὸ χρεών) nous fera partir, nous cracherons copieusement sur la vie et sur tous ceux qui s'accrochent à elle vainement, en entonnant le beau chant : Oh, que noblement nous avons vécu ! (ÉP., 47.)

*

Celui qui affirme que tout arrive par la nécessité (ἀνάγκη) ne peut rien reprocher à celui qui dit que tout n'arrive pas par la nécessité, car il déclare par là même que cette dernière affirmation aussi est le produit de la nécessité. (ÉP., 40.)

Le « suave mari magno. »

Il est doux de contempler du rivage les flots soulevés par la tempête, et le péril d'un malheureux qui lutte contre la mort : non pas qu'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui, mais parce que la vue est consolante des maux qu'on n'éprouve point. Il est doux encore, à l'abri du danger, de promener ses regards sur deux grandes armées rangées dans la plaine. Mais rien n'est plus délicieux que d'abaisser ses regards du temple serein élevé par la philosophie, de voir les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur, se disputer la palme du génie ou les honneurs que donne la naissance, et se soumettre nuit et jour aux plus pénibles travaux, pour s'élever à la fortune ou à la grandeur.

Malheureux humains ! cœurs aveugles ! dans quelles ténèbres, au milieu de quels périls vous passez ce peu d'instants de votre vie ! N'entendez-vous pas le cri de la nature ? Elle ne demande qu'un corps exempt de douleur, une âme libre de terreurs et d'inquiétudes.

Les besoins du corps sont bornés : peu de choses suffisent pour le garantir de la douleur et lui procurer un grand nombre de sensations agréables : la nature n'en demande pas davantage. Si vos festins nocturnes ne sont point éclairés par des flambeaux que soutiennent de magnifiques statues, si l'or et l'argent ne brillent point dans vos palais, si le son de la lyre ne retentit point pour vous sous des lambris décorés d'or et d'argent, vous pouvez du moins vous étendre sur un épais gazon, près d'une eau courante, à l'ombre d'un grand arbre, goûter à peu de frais de grands plaisirs, surtout dans la riante saison, quand le printemps sème à pleines mains les fleurs sur la verdure. La fièvre brûlante ne quitte pas plus promptement le riche étendu sur la pourpre et la broderie, que le plébéien couché sur la bure.

Si la fortune, la naissance et le trône même ne contribuent point au bonheur du corps, croyez qu'ils n'assurent point à l'âme un sort plus heureux. Quand tu vois tes nombreuses légions se déployer dans la plaine et faire voler leurs étendards, ou la mer écumer sous le nombre de tes vaisseaux, la superstition est-elle effrayée de cet appareil, et les terreurs de la mort laissent-elles ton cœur en paix ?

Vaine et ridicule illusion ! Le cliquetis des armes n'en impose point aux soucis rongeurs ; ils se présentent fièrement à la cour des rois, ils s'assiéent près des maîtres du monde, sans respect pout l'éclat de la pourpre ni l'or du diadème. Peut-on douter que ces vaines terreurs ne soient le fruit de l'ignorance et des ténèbres où nous vivons plongés ?

Les enfants s'alarment de tout et tremblent pendant la nuit ; et nous, en plein jour, nous sommes parfois les jouets de craintes aussi frivoles que les fantômes enfantés par l'obscurité et la crainte. Pour calmer ces terreurs, pour dissiper ces ténèbres, il n'est besoin ni des rayons du soleil, ni de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la nature. (LUCRÈCE, II, v. 1-61.)

g) *La mort n'est rien.*

On peut se mettre en sûreté contre toutes sortes de choses, mais en ce qui concerne la mort, nous habitons tous, tant que nous sommes, une cité sans défense. (ÉP., 31.)

*

Il y a des gens qui, pendant toute leur existence, se préparent pour la vie à venir, ne s'apercevant pas qu'un poison mortel a été versé dans la source de notre vie. (ÉP., 30.)

*

La mort n'est rien pour nous, car ce qui est dissous est privé de sensibilité, et ce qui est privé de sensibilité n'est rien pour nous. (ÉP., II et 2.)

*

Il est ridicule de courir à la mort par dégoût pour la vie, surtout quand la mort est devenue nécessaire par le genre de vie qu'on mène. (SÉN., *Epist.*, 24, 22 [Us., 496].)

*

Si les hommes connaissaient la cause et l'origine des maux qui assiègent leur âme comme ils sentent le poids accablant qui s'appesantit sur eux, leur vie ne serait pas si malheureuse ; on ne les verrait pas chercher toujours sans savoir ce qu'ils désirent, et changer sans cesse de place, comme s'ils pouvaient par là se délivrer du fardeau qui les opprime.

Celui-ci quitte son riche palais pour se dérober à l'ennui ; mais il y rentre un moment après, ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet autre se sauve à toute bride dans ses terres : on dirait qu'il court y éteindre un incendie ; mais à peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trouve l'ennui ; il succombe au sommeil, et cherche à s'oublier lui-même : dans un moment il regagnera la ville avec la même promptitude. Ainsi chacun se fuit sans cesse : mais on ne peut s'éviter ; on se retrouve, on s'importune, on se tourmente toujours : c'est qu'on ignore la cause de son mal. Si on la connaissait, renonçant à tous ces vains remèdes, on se livrerait à l'étude de la nature, puisqu'il est question, non pas du sort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit succéder à la mort.

Que signifient ces alarmes qu'un amour mal entendu de la vie vous inspire dans les dangers ? Les jours des mortels sont comptés, et, l'heure fatale venue, il faut partir sans délai.

D'ailleurs, en vivant plus longtemps, nous serions toujours habitants de la même terre, et la nature n'inventera pas pour vous de nouveaux plaisirs. Mais le bien qu'on n'a pas paraît toujours le bien suprême. En jouit-on, c'est pour soupirer après un autre ; et les désirs, en se succédant, entretiennent dans l'âme la soif de la vie. Ajoutez l'incertitude de l'avenir et du sort que l'âge futur nous prépare.

Au reste, la durée de votre vie ne sera pas retranchée de celle de votre mort ; vous n'en serez pas moins de temps victimes du trépas. Quand même vous verriez la révolution de plusieurs siècles, il vous restera toujours une mort éternelle à attendre, et celui que la terre vient de recevoir ne sera pas moins longtemps mort que celui dont elle enferme les dépouilles depuis un grand nombre d'années. (LUCRÈCE, III, v. 1053-1094.)

LA PHILOSOPHIE

Je te félicite, ô Appelles, d'aborder la philosophie pur de toute connaissance des arts libéraux. (ATHEN., *Deipnosoph.*, XIII [Us., 117].)

*

La philosophie est une activité qui, par des discours et des raisonnements, nous procure la vie heureuse. (SEXT. EMPIR., *Adv. dogm.*, V (math., XI), 169 [Us., 219].)

*

Vaine serait la parole du philosophe, si elle n'arrivait pas à guérir le mal de l'âme. En effet, de même que la médecine ne serait d'aucune utilité, si elle ne guérissait pas les maladies du corps, de même aussi la philosophie, si elle ne délivrait pas l'âme de ses misères. (PORPH., *Ad Marc.*, 31 [Us., 221].)

*

Il faut servir la philosophie si l'on veut atteindre à la véritable liberté. (SÉN., *Epist.*, 8, 7 [Us., 199].)

*

Le sage seul a des convictions inébranlables. (PLUT., *Adv. Colot.*, 19 [Us., 222].)

*

Il ne faut pas faire de la philosophie pour l'apparence, mais sincèrement, car nous n'avons pas besoin d'une guérison apparente seulement, mais d'une guérison réelle. (ÉP., 54.)

*

Il faut rire tout en philosophant, gouverner sa maison, user de tous les autres biens acquis et ne pas se lasser de répéter les maximes dictées par la vraie philosophie. (ÉP., 41.)

*

Le bien suprême et la joie sont engendrés en même temps. (ÉP., 42.)

*

Celui qui éprouve de la vénération pour le sage jouit d'un grand bienfait. (ÉP., 32.)

*

L'amour de la vraie philosophie nous affranchit de tout désir désordonné et pénible. (PORPH., *Ad Marc.*, 31 [Us., 457].)

L'ATARAXIE

L'homme défiant sera toute sa vie indécis et agité (ÉP., 57.)

*

Il faut s'efforcer de mieux profiter du lendemain qu'on n'a fait de la veille tant que nous marchons sur la route, et quand nous arrivons au but nous réjouir sans excès. (ÉP., 48.)

*

On peut atténuer les grands malheurs en pensant avec reconnaissance aux êtres disparus et en se pénétrant de l'idée que rien ne peut faire que ce qui est accompli ne le soit pas. (ÉP., 55.)

*

Le souvenir des biens du passé contribue puissamment à la vie heureuse. (PLUT., *Contra Epic. beat.*, 18 [Us., 436].)

*

Celui qui se soucie le moins du lendemain le saluera avec le plus de plaisir. (PLUT., *De tranqu. anim.* [Us., 490].)

*

La sotte vie est sans jouissances et inquiète ; elle se porte tout entière vers l'avenir. (SÉN., *Epist.*, 15, 10 [Us., 491].)

*

Chacun de nous quitte la vie avec le sentiment qu'il vient à peine de naître. (ÉP., 60.)

*

Ce n'est pas le jeune homme qui doit être considéré comme parfaitement heureux, mais le vieillard qui a vécu une belle vie. Car le premier est encore souvent exposé aux

vicissitudes de la fortune, tandis que le dernier se trouve dans sa vieillesse comme dans un port où il a pu mettre à l'abri les biens que, jadis, il espérait à peine obtenir et que la fortune lui a permis de conserver. (ÉP., 17.)

*

Le vieillard qui oublie le bien dont il a joui est pareil à l'enfant qui vient de naître. (ÉP., 19.)

*

Ingrate est la voix qui dit en face des biens disparus : « Voyez le résultat d'une longue vie. » (ÉP., 75.)

*

Tu arrives à la vieillesse en suivant mes conseils et en sachant distinguer entre la philosophie qu'on fait pour soi-même et celle qu'on fait pour l'Hellade : je t'en félicite. (ÉP., 76.)

*

Souviens-toi qu'étant d'essence mortelle et ayant en partage une durée limitée, tu as, grâce aux raisonnements sur la nature, monté vers l'infini et l'éternité et contemplé

ce qui est, ce qui sera, ce qui fut (1).

(ÉP., 10.)

Prosopopée de la Nature.

« Mortel, pourquoi te désespérer ainsi sans mesure ? Pourquoi gémir et pleurer aux approches de la mort ? Si tu as passé jusqu'ici des jours agréables, si ton âme n'a pas été un vase sans fond où se soient perdus les plaisirs et le bonheur, que ne sors-tu de la vie comme un convive rassasié ? Pourquoi, insensé, ne vois-tu pas arriver tranquillement le moment du repos ? Si, au contraire, tu as laissé échapper tous les biens qui se sont offerts, si la vie ne t'offre plus que des dégoûts, pourquoi voudrais-tu multiplier des

(1) HOMÈRE, *Iliade*, I, v. 70.

jours qui doivent s'écouler avec le même désagrément, et s'évanouir à jamais sans te procurer aucun plaisir ? Que ne cherches-tu dans la fin de ta vie un terme à tes peines ? Car enfin, quelques efforts que je fasse, je ne peux rien inventer de nouveau qui te plaise ; toujours reviendra le même enchaînement. Ton corps n'est pas encore usé par la vieillesse, ni tes membres flétris par les ans : mais attends-toi à voir toujours la même suite d'objets, quand même ta vie triompherait d'un grand nombre de siècles, et bien plus encore si jamais elle ne doit finir. »

Eh bien, qu'aurions-nous à répondre à la nature, sinon que le procès qu'elle nous intente est juste ? Mais si c'est un malheureux plongé dans la misère qui se lamente au bord de la tombe, n'aurait-elle pas encore plus de raison de l'accabler de reproches, et de lui crier d'une voix menaçante : « Lâche, va pleurer loin d'ici, et ne m'importune plus de tes plaintes ? ». Et à ce vieillard accablé d'années, qui ose encore murmurer : « Homme insatiable, tu as joui de tous les biens de la vie, et tu t'y attaches encore ? Moins riche de ce que tu as que pauvre de ce que tu n'as pas, tu as toujours vécu sans plaisir, tu n'as vécu qu'à demi, et la mort vient te surprendre avant que ton avidité soit assouvie. L'heure est venue : renonce de bonne grâce à mes présents, ils ne sont plus de ton âge ; laisse jouir les autres, il le faut. »

Ces reproches seraient justes, car c'est une loi de la nature que la vieillesse cède la place au jeune âge, et qu'ainsi les êtres se perpétuent les uns par les autres. Rien ne tombe dans l'abîme du Tartare. Il faut que la génération présente serve de semence aux races futures : elles passeront bientôt elles-mêmes, et ne tarderont pas à te suivre. Les êtres actuellement existants disparaîtront, comme ceux qui les ont précédés. Chacun fournit sa part aux reproductions de la nature, et nous n'avons que l'usufruit de la vie, sans en avoir la propriété.

Quel rapport ont eu avec nous les siècles sans nombre qui ont précédé notre naissance ? C'est un miroir où la nature nous montre les temps qui suivront notre mort. Qu'ont-ils donc de si triste et de si effrayant ? N'est-ce pas la tranquilité du plus profond sommeil ? (LUCRÈCE, III, v. 933-977.)

*

Qu'on ait seulement sous la main ce quadruple remède (1) : Dieu n'est pas à craindre, la mort est privée de sensibilité, le bien est facile à se procurer, la souffrance est facile à supporter. (PHILOD., VH, I, f. 148 [Us., p. 69, 17].)

(1) Littéralement, remède à quatre ingrédients (ἡ τετραφάρμακος), expression empruntée à la pharmacopée ; c'était un onguent composé de cire, de suif, de poix et de résine. *(Note de Solovine.)*

TERMINOLOGIE

ἀδέσποτος : sans maître (se dit du sage).

αἴσθησις : sensation, elle est, avec l'anticipation et l'affection, un des trois critères de la vérité. Elle naît d'un contact et d'un choc, elle est une empreinte de l'objet sur le sujet.

ἄνεσις : détente, s'oppose à la τόνος, tension, des Stoïciens.

ἀντιμαρτύρησις : infirmation, rejet par la sensation présente de l'anticipation qui avait pu être conjecturée. La « non-infirmation » est le lien qui rattache à ce qui paraît avec évidence, une opinion sur une chose invisible, le vide par exemple.

ἀπονία : absence de souffrance.

ἀρχή : principe ; c'est d'eux que s'occupe la canonique.

ἀταραξία : ataraxie, absence de trouble, c'est ce que recherche le sage (les Stoïciens utilisent le même terme).

ἄτομος (ἡ) : atome, élément insécable et immuable à partir duquel sont formés les corps composés.

αὐτάρκεια : indépendance du sage qui se suffit à lui-même.

βάρος : la pesanteur, un des facteurs du mouvement des atomes.

διάστημα : intervalle.

εἴδωλα : simulacres, fines pellicules d'atomes ayant la forme des objets qui les émettent comme les parfums émettent des odeurs, et qui viennent frapper les atomes de notre âme.

ἐνάργεια : évidence ; il faut entendre par là l'évidence sensible.

ἐπιθυμίαι : désirs ; ils peuvent être naturels et nécessaires (φυσικαὶ καὶ ἀναγκαῖαι), naturels et non nécessaires, non naturels et non nécessaires ; le sage recherche les premiers et méprise les autres, fruits d'une civilisation décadente.

ἐπιμαρτύρησις : confirmation, par la sensation présente, de l'anticipation qui avait été conjecturée.

εὐσέβεια : piété. Épicure rejette les superstitions qui poussent à croire que les dieux interviennent dans les événements de l'univers, mais il recommande la piété à l'égard des Immortels qui doivent être pour nous des modèles.

εὐστάθεια : équilibre des différentes parties du corps vivant.

ἡδονή : le plaisir, c'est une affection qui constitue, avec la sensation et l'anticipation, un des trois critères de la vérité et de la vie heureuse.

ἠθικόν : la Morale ; une des trois parties de la Philosophie.

κανονικόν : la Canonique, une des trois parties de la Philosophie, elle s'occupe des critères et des principes de ce qui est élémentaire.

κατάστημα : état stable de l'organisme vivant.

καταστηματική (ἡδονή) : plaisir stable et constitutif (Épicure dit aussi : plaisir en repos), il s'oppose au plaisir en mouvement, cher aux Cyrénaïques.

κενόν : le vide, il est nécessaire au mouvement perpétuel des atomes qui ne pourraient se mouvoir dans un monde plein.

κριτήριον : critère ; c'est d'eux que s'occupe la canonique. Il y a trois critères de la vérité : la sensation, l'anticipation et l'affection.

λογισμός : raison et raisonnement.

μέγεθος : grandeur des atomes, bien qu'ayant une grandeur les atomes demeurent insécables, cette grandeur varie selon les atomes entre un minimum et un maximum.

μετακόσμια : les intermondes, ce qui sépare les mondes et où vivent les dieux.

πάθος : affection, un des trois critères de la vérité. Il y a deux affections : le plaisir et la douleur, seul le premier est conforme à la nature.

παρέγκλισις (clinamen) : déclinaison des atomes, mouvement spontané amenant ceux-ci à dévier en dehors de leur ligne de chute causée par la pesanteur.

πληγή : choc, un des facteurs du mouvement des atomes avec la pesanteur et la déclinaison.

πρόληψις : anticipation ou prénotion. Lorsqu'une sensation est plusieurs fois répétée, elle laisse en nous une empreinte qui nous donne la possibilité de devancer les sensations futures, cette anticipation a à être confirmée ou infirmée par la sensation à venir.

συμβεβηκότα : attributs, ce sont des qualités qui appartiennent au corps de façon permanente, par exemple les formes, les couleurs, les grandeurs et les poids.

συμμέτρησις : mesure des plaisirs.

συμπτώματα : accidents, ils appartiennent aux corps de façon provisoire, par exemple, la pauvreté, la richesse, l'esclavage. Tout événement est un accident.

σύμφυτον : connaturel, le plaisir est connaturel puisqu'il unit celui qui le goûte à la nature qui le lui offre.

συγκρίσεις : les corps composés, ce sont des agrégats d'atomes qui constituent des systèmes organisés (συστήματα) et ne sont pas de simples mélanges (μῖξις) ni des amalgames (κόλλησις).

σχῆμα : forme des atomes, les atomes sont spécifiques de chaque substance dont ils sont les semences.

τύπος : empreinte que laisse en nous une sensation et à partir de laquelle nous pouvons « anticiper ».

τύχη : le hasard.

ὑγίεια : la santé, équilibre physique et intellectuel.

φανταστικὴ ἐπιβολὴ τῆς διανοίας : représentation intuitive de la pensée, expression assez mystérieuse utilisée plusieurs fois par Épicure, l'équivalent latin chez Lucrèce serait peut-être, *injectus animi* ; elle désigne probablement les conclusions auxquelles nous permet de parvenir la non-infirmation des sensations et des combinaisons de notions fondées sur des sensations.

φρόνησις : prudence, c'est elle qui a pour mission de calmer les désirs non nécessaires.

φυσικόν : la Physique, une des trois parties de la Philosophie, elle n'a pas de valeur en elle-même mais seulement en tant qu'elle nous délivre des craintes immotivées que pourraient nous donner des phénomènes naturels d'apparence mystérieuse.

INDEX

(Les nombres renvoient aux pages)

affections, 26, 34, 136.
aimant, 93 sq.
âme, 47, 98-106.
amitié, 153-156.
amour, 143, 156-159.
anticipation, 27, 30-34.
ataraxie, 13, 26, 53-55, 161, 162, 166.
atome, 39-40, 74-85.

canonique, 26, 27.
chair, 135-141.
confirmation, 33.
corps (humain), 48, 99-106, 162 ; (composés), 39, 75, 87 sq.

déclinaison, 82-85.
désir, 131-134 ; 141-142, 147.
destin, 121, 134.
Dieu, 121-125, 129.
divination, 125.
douleur, 34, 89, 139-141.

erreur, 29, 31, 33.
espace, 39, 73.
évidence, 26, 31, 34.

formes, 40, 44.

générateur (d'images), 32.
goût, 113.

hasard, 69, 72, 134.

illusion, 29, 115, 163.
image, 31, 32, 41, 43.
infirmation, 34.
intermondes, 121.

justice, 149-152.

langage, 51, 117.
liberté, 149, 160, 161, 165.

masse, 44.
météores, 52, 57-68.
monde, 40, 50, 56, 73, 75.
morale, 26, 129 sq.

mort, 68, 105, 130, 133, 163 sq.
mouvement, 33, 40, 46, 73, 78-85.
mythologie, 53, 69, 116.

nature, 13, 16, 37, 71, 117, 141-142, 147-148, 167 sq.

odorat, 43, 114.
opinion, 26, 31, 33, 138, 141, 148.
ouïe, 43, 111.

passion, 156 sq., 161 sq., 167 sq.
philosophie, 129, 165.
physique (sa valeur), 37, 52-53, 68-69.
piété, 125 sq.
plaisir, 26, 34, 89, 132, 135-141.
pluralisme (de l'explication), 55.
propriétés (des atomes), 44-46 ; (des corps composés), 49-50, 88-95.
providence, 73, 121.

raison, 28, 30, 99.
représentation (intuitive de la pensée), 26, 35.
rêve, 28, 119 sq.
richesse, 146, 147, 148, 159, 161.

sage, 26, 125, 134, 143-144, 152, 161 sq.
sagesse, 14, 133, 142-149.
sens, 26, 29, 106-111.
sensation, 26, 28-30, 41-46, 103.
simulacre, 41-42, 106, 121, 122.
solitude, 159-160.

temps, 50, 95, 139.
trouble, 16, 53, 68, 127, 133, 145, 150, 152, 162.

univers, 38-40, 69, 75.
utile, 150, 154, 159.

vérité, 16, 26, 29.
vertu, 136, 139.
vide, 33, 39, 41, 48, 76, 85.
vie, 96-98, 139, 163.
vue, 42, 115.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT 5
Les textes 5
Abréviations 8

CHRONOLOGIE 11

INTRODUCTION 13
Éloges d'Épicure 13
Vie d'Épicure 16
Les différentes parties de la philosophie 26

I

LA CANONIQUE

La sensation 28
L'anticipation ou prénotion 30
L'affection 34
La représentation intuitive de la pensée 35

II

LA PHYSIQUE

Lettre à Hérodote sur la physique 37
Lettre à Pythoclès sur les météores 54
Valeur de la physique 68
1) COSMOGONIE 69
Rien ne naît de rien 69
Les atomes 74
Le vide 85